

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

Monsieur Brotonneau [Document électronique] : comédie en trois actes /  
Robert de Flers et G. A. de Caillavet

ACTE I, SCENE 1

p3

*le bureau de M. Brotonneau, caissier principal  
à la banque Herrer. Un grand bureau à installation  
anglaise. Fauteuils de cuir. Au mur, les  
photographies agrandies de Moïse Herrer père et  
de William et Jacques Herrer, ses fils. Plusieurs  
appareils téléphoniques communiquant avec les  
différents services de la banque.  
une grande pendule à gaine qui marque neuf heures  
moins le quart.*

*Honoré, le garçon de bureau, Fridel  
au lever du rideau, Honoré est seul, installé dans  
le fauteuil en train de manger un croissant et une  
tablette de chocolat. Fridel entre.*

Fridel. -M. Brotonneau est là ?

Honoré, *haussant les épaules et lui montrant la  
pendule.* -non, Monsieur Fridel, quoi qu' il en  
soit, si vous n' étiez pas tout nouveau dans la maison,  
vous sauriez que M. Brotonneau n' arrive jamais  
avant l' heure.

Fridel. -ah !

Honoré. -quoi qu' il en soit, vous sauriez aussi  
qu' il n' y a à la banque Herrer que deux personnes  
exactes, mais là... ce qui peut s' appeler exactes :  
M. Brotonneau, caissier principal et moi son garçon  
de bureau qui viens de lui apporter le courrier.

Fridel. -excusez-moi.

Honoré. -quoi qu' il en soit, tous les jours à  
neuf heures moins dix, vous me trouverez ici à cette  
place en train de manger ma tablette de chocolat  
et mon croissant. Le voilà. Et si vous n' en voyez que  
la moitié, c' est que j' ai déjà mangé le reste, vu qu' il  
est neuf heures moins cinq.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Fridel. -en effet.

Honoré. -quant à M. Brotonneau, à neuf heures, mais vous savez, pas de ces neuf heures comme il y en a tant, à neuf heures précises, à neuf heures craquant, pendant que ça sonne, il arrive et il s'installe là dans ce fauteuil, et il y a vingt-huit ans que ça n' a pas bougé, quoi qu' il en soit.

Fridel, *riant*. -mais pourquoi dites-vous donc tout le temps : quoi qu' il en soit ?

Honoré. -parce que je trouve ça joli.

Fridel. -je vous demande pardon. Alors, j' ai encore trois minutes à attendre...

Honoré. -juste. Dans trois minutes tout se mettra en marche quand M. Brotonneau sera là... c' est lui qui mène tout ici, et pour vingt mille francs par an ! Ah ! Il n' est pas intéressé. C' est un rude homme, allez ! Et bon et honnête, et dévoué et modeste. Moi, je l' estime.

Fridel, *regardant le bureau*. -comme tout le monde ici d' ailleurs. Jolie installation... très moderne.

Honoré. -ah ! Ils n' y ont pas regardé au moment de la dernière hausse. Moi, ça ne me plaît pas. La poussière se voit tout de suite. Faut frotter tout le temps. C' est la mort de la rêverie.

Fridel, *regardant les photographies*. -ah ! Ce sont les portraits des patrons de la maison.

Honoré. -et une bonne maison, allez. Voilà M. Jacques et M. William Herrer et, au milieu, M. Moïse leur père, quoi qu' il en soit.

Fridel. -quand est-il mort ?

Honoré. -en 1894, à cinquante ans exactement. Lui aussi c' était un homme exact.

Fridel. -mais dites-moi donc, Moïse Herrer, le fondateur de la maison de banque, était juif ?

Honoré. -bien entendu, monsieur, je vous dis que c' est une bonne maison.

Fridel. -pourtant les fils ne sont pas israélites, je crois.

Honoré. -oh ! Non. Leur père était bien trop fort pour qu' ils le soient. M. Jacques est catholique et M. William est protestant.

Fridel. -pourquoi ne leur a-t-il pas donné la même religion ?

Honoré. -parce qu' il ne savait pas quelle était la meilleure. Il se couvrait. (*neuf heures sonnent.*) neuf heures, M. Brotonneau est dans l' antichambre. Il pose son paletot et son chapeau... il ouvre la porte, le voilà.

*Louise Gervais paraît.*

ACTE I, SCENE 2

*Honoré, Fridel, Louise, puis Jacques et William*

Honoré. -ah !

Fridel. -mademoiselle.

Louise. -bonjour, Monsieur Fridel, bonjour, Monsieur Honoré... j' apporte à M. Brotonneau les réponses au courrier d' hier soir qu' il m' a données à taper.

Fridel. -il n' est pas là.

Louise, *regardant la pendule*. -comment, il n' est pas là ?

Honoré. -il n' est pas là.

Louise. -ah ! ça c' est étonnant, par exemple. *les trois téléphones se mettent à sonner. Fridel, Honoré et Louise sont aux trois téléphones.*

Louise. -M. Brotonneau n' est pas encore arrivé.

Honoré. -M. Brotonneau n' est pas encore là.

Fridel. -M. Brotonneau n' est pas encore paru.

Honoré. -c' est la première fois que je vois ça.

Fridel. -tous les services le réclament.

Louise. -pourvu qu' il ne soit pas malade.

Honoré. -ah ! Voilà Monsieur Jacques... monsieur sait...

p4

*Jacques, l' air dégagé et léger et de bonne humeur.*

-oui, on vient de me le dire...

*William, sévère et distingué.* -c' est inconcevable. Ah ! Mademoiselle Louise, puisque je vous rencontre, je tiens à vous féliciter. Nous vous avons fait dernièrement des reproches. Eh bien, ce rapport sur les chemins de fer d' Angola est parfaitement copié et les corrections à la main sont très nettes. C' est très bien.

Louise. -mais, monsieur, je n' ai pas fait de corrections à la main.

William. -je vous demande pardon.

Louise. -ah ! ... voulez-vous me permettre de voir, monsieur.

William. -tenez.

Louise. -ah ! Oui... oui... c' est vrai... je ne me rappelais pas... je vous demande pardon... merci, monsieur.

*elle sort.*

ACTE I, SCENE 3

*Jacques, William*

*William, regardant l' heure et revenant vers son*

*frère.* -toujours pas là !

Jacques. -très gentille, cette petite.

William. -oui, et très sérieuse.

Jacques. -si sérieuse que ça ?

William. -elle a eu, paraît-il, une histoire assez triste avec un garçon qui l' a séduite, puis abandonnée. Je n' ai jamais rien entendu dire d' autre sur elle.

Jacques. -tant pis... si elle n' était pas de la maison, j' aurais volontiers...

William. -Jacques, je t' en prie... tâche d' être raisonnable. Tu ne peux donc pas voir une femme sans la désirer ?

Jacques. -ah ! Flûte ! Tu es vraiment trop protestant.

*on frappe.*

Jacques. -entrez !

#### ACTE I, SCENE 4

*les mêmes, Berville*

Berville, *embarrassé et gêné.* -bonjour, messieurs, je vous présente mes hommages.

*poignées de mains.*

Jacques. -bonjour, Monsieur De Berville.

De Berville. -excusez-moi, messieurs. En l' absence de M. Brotonneau je me permets de vous déranger. On vient de nous téléphoner au sujet de la participation à l' emprunt japonais. (*il éternue.*) puis-je vous demander si vous avez pris une décision ?

William. -nous ne savons pas encore. Vous vous adresserez à M. Brotonneau.

De Berville, *un peu gêné.* -ah ! Il faudra que je m' adresse à M. Brotonneau ?

Jacques. -naturellement, dès qu' il sera là. N' y manquez pas. (*regardant sa montre.*) mais, ma parole, je commence à être inquiet. Je me demande ce que ça veut dire.

William. -je n' y comprends rien.

Jacques. -je n' y comprends rien.

*au hasard, il regarde De Berville.*

De Berville. -oh ! Moi non plus, messieurs... moi non plus. Je vous donne ma parole d' honneur que je n' y comprends rien. (*il recule et se cogne dans un fauteuil.*) excusez-moi, je vous présente mes hommages.

*il sort.*

#### ACTE I, SCENE 5

*Jacques, William*

William. -ah ça ! Qu' est-ce qu' il a ? Il est un peu ahuri, ton baron De Berville.

Jacques. -et un peu fripé.

William. -pourtant il ne fait pas trop mal son affaire. Depuis combien de temps est-il chez nous ?

Jacques. -depuis deux ans. Tu te rappelles.

Il nous avait été recommandé par Abraham Lévi sur la prière du marquis De Saint-Chamond, qui est son camarade de club. Il est de très vieille famille.

Il a perdu sa fortune au jeu... et aux femmes. Il est un peu détrempé, mais il a tout de même des manières. Tout ça n' est pas mauvais dans les affaires.

*la demie sonne.*

William. -toujours pas de Brotonneau. Je commence à être vraiment inquiet. Je vais envoyer chez lui...

Jacques. -oui, oui... tu as raison. Il se passe sûrement quelque chose d' extraordinaire.

Honoré, *en coup de vent.* -le voilà, messieurs, le voilà... il va très bien.

## ACTE I, SCENE 6

*les mêmes, Brotonneau*

Jacques. -oh ! Mon cher ami !

Brotonneau. -messieurs, je ne sais comment m' excuser auprès de vous.

William. -mais voyons...

Jacques. -ça n' a aucune importance.

Brotonneau, *retirant ses gants qu' il pose sur son bureau, ainsi qu' un paquet de dimensions moyennes.* -pardon, messieurs, pardon. ça en a une très grande pour moi. Depuis vingt-huit ans que j' appartiens à la maison Herrer, c' est la première fois que je ne suis pas arrivé à mon bureau à l' heure précise, et j' espérais que cela ne m' arriverait jamais. Vous le pensez bien, messieurs, pour bouleverser ainsi mes habitudes, il a fallu un événement très grave.

William. -qu' est-ce que c' est ?

Jacques. -vous m' inquiétez !

Brotonneau. -ah ! Messieurs, soyez tranquilles.

Rien qui concerne la banque.

Jacques, *soulagé.* ah ! ça ne fait rien. ça peut tout de même être assez grave.

Brotonneau. -non, monsieur, non, il ne s' agit que de moi. Je vous prierai de m' accorder tout à l' heure un moment d' entretien ! Mais auparavant, je vous demande pardon. Je ne voudrais pas mettre les services en retard... la maison avant tout.

Jacques. -comme vous voudrez, mon bon Brotonneau.

Quand vous aurez donné vos ordres, vous n' aurez qu' à venir nous trouver.

William. -nous sommes tout à votre disposition. à tout à l' heure.

Brotonneau. -merci, monsieur, merci beaucoup.

*Jacques et William sortent.*

ACTE I, SCENE 7

p5

*Brotonneau, puis Louise*

*Brotonneau se passe la main sur le front. Il est très ému. Il tamponne ses yeux avec son mouchoir, se mouche très fort et murmure :*

Brotonneau. -ah ! Mon dieu ! ... mon dieu ! ... si j'avais pu croire ça, hier, en quittant ce bureau. *(on sent qu' il fait un effort pour dompter son émotion. Il va au téléphone, appelle et parle.)* oui, c' est moi. Occupez-vous-en dès maintenant. *(il va à un autre téléphone.)* c' est vous, monsieur Sergent ? Vous me ferez envoyer le compte Tressac avec les titres déposés... je l' ai vérifié hier... il y a une erreur de quatre jours d' intérêts... non, monsieur, une erreur n' est jamais insignifiante. *(il va à un autre téléphone.)* Monsieur Morin, vous préviendrez la comptabilité qu' elle ait à augmenter la couverture de M. Loreuil. Il vient d' être nommé député. ça peut le mener loin. Oui, c' est ça... et puis n' oubliez pas... *(étouffant un sanglot.)* de faire prévenir les intéressés du dédoublement des actions des aciéries de Saint-Didier. *(on frappe.)* entrez !

*Louise entre.*

Louise. -Monsieur Brotonneau, je vous rapportais deux réponses que j' avais oubliées.

Brotonneau. -merci.

Louise. -et puis, Monsieur Brotonneau, je voudrais vous remercier. Vous avez encore été si bon pour moi.

Brotonneau. -quoi ?

Louise. -je me suis aperçue tout à l' heure que vous aviez bien voulu corriger vous-même ma copie du rapport sur les chemins de fer.

Brotonneau. -ce n' est pas moi.

Louise. -oh ! Monsieur Brotonneau, j' ai bien reconnu votre écriture.

Brotonneau. -en tout cas, ça n' a aucune importance, mademoiselle. Laissez-moi...

Louise. -oui... oui... merci, Monsieur

Brotonneau, merci.

*elle sort. Brotonneau réfléchit un instant, prend son parti, remet ses gants, prend son chapeau et appelle.*

Brotonneau. -Honoré ! ... (*Honoré entre.*)  
voulez-vous demander à ces messieurs s' ils veulent bien me recevoir ?

Honoré. -oh ! Monsieur Brotonneau ! Comme vous faites de la cérémonie ce matin.

*il sort. Brotonneau marche de long en large. On le devine bouleversé.*

## ACTE I, SCENE 8

*Brotonneau, Jacques, William*

Honoré. -ces messieurs viennent.

Jacques. -nous voilà, mon cher Brotonneau.  
Mon frère me suit.

William. -oui, nous serons plus tranquilles ici pour causer.

Brotonneau. -en effet, messieurs.

Jacques. -asseyez-vous.  
*il s' assied.*

William. -nous vous écoutons... je n' ai pas besoin de vous dire avec quel intérêt...

Brotonneau. -messieurs, j' ai à vous faire part d' un événement considérable qui vient de se produire dans ma vie. Vous êtes mes patrons. Je vous ai connus tout jeunes. J' ai été au service de votre père. Je ne peux, je ne dois rien vous cacher. Voilà, messieurs, si j' ai été en retard tout à l' heure, c' est que... c' est que je suis cocu.

William. -comment ?

Brotonneau. -je viens de m' en apercevoir...

Jacques. -qu' est-ce que vous dites là ? Ce n' est pas possible.

Brotonneau. -hélas ! Si, monsieur. (*un téléphone sonne. Brotonneau se lève et y va.*) " les tabacs ottomans. Oui, à 475. " (*il raccroche et revient s' asseoir.*) je vous demande pardon, messieurs. Oui, j' ai appris tout à l' heure que ma femme me trompait... c' est épouvantable.

William. -mais voyons, cher ami, remettez-vous.

C' est très probablement un malentendu ?

Jacques. -un soupçon injustifié ?

Brotonneau. -je suis très touché de votre bonté. Vous pensez bien que si je pouvais douter, j' en profiterais et je douterais comme tout le monde. Ce n' est pas possible, j' ai vu, c' est ennuyeux, mais j' ai vu.

William. -oh ! Mon pauvre ami.

*il lui serre la main.*

Brotonneau. -merci.

Jacques. -mais *quand* avez-vous surpris

Mme Brotonneau ?

Brotonneau. -tout à l' heure, à huit heures et quart.

Jacques. -huit heures et quart du matin ?

Brotonneau. -oui, Monsieur Jacques... je comprends votre étonnement. Je sais que ça n' est pas une heure pour ça. Je suis probablement le seul homme à avoir été trompé à huit heures et quart du matin... du moins à Paris... en province peut-être...

William. -où ça s' est-il passé ?

Brotonneau. -chez nous... chez moi.

Jacques. -oh !

Brotonneau. -Mme Brotonneau n' a jamais aimé sortir... elle avait, je dois le dire, de grandes qualités d' intérieur.

William. -mais oui... mais oui... et je ne puis croire que vous n' exagériez pas.

Brotonneau. -ah ! Monsieur William, ce que j' ai vu n' a besoin d' aucune exagération, ça me suffit. Jugez-en. Chaque matin, à sept heures et demie, je quitte la place du marché-saint-Honoré où nous habitons au cinquième et, par hygiène, je fais une heure de marche. Je m' en trouve très bien, ou, du moins, je m' en trouvais très bien jusqu' à ce matin. Quand il fait beau, je me promène aux tuileries ; quand il fait mauvais, je préfère les arcades de la rue de Rivoli. Ce matin, il pleuvait, j' étais donc rue de Rivoli. En regardant les devantures, j' eus envie d' acquérir, chez un marchand de bibelots pas très anciens, un petit objet, un éventail espagnol représentant un toréador. ça fait bien sur une tenture. C' est artistique. J' entrai donc, je payai et j' eus l' idée de rentrer chez moi tout de suite pour voir quel effet ferait ma nouvelle acquisition sur le mur du couloir. Mme Brotonneau et moi, nous habitons aux deux bouts de ce couloir ; je marchais très doucement car Mme Brotonneau se lève tard et m' a toujours prié de ne pas la réveiller. Je respectais donc ce que je croyais être son sommeil... il me sembla que l' on parlait dans sa chambre, je m' approchai et, à ma grande surprise, j' entendis une voix d' homme... des mots d' homme... des mots si nets... que...

p6

Jacques. -que...

Brotonneau. -que j' entrai dans sa chambre.

William. -oh !

Brotonneau. -alors, j' aperçus, couchés dans notre lit de mariage, sous les rideaux de reps bleu, deux personnes dont l' une seulement était ma femme

et dont l' autre était...

Jacques. -qui ?

Brotonneau. -un voisin. Une de nos relations, il habite la maison mitoyenne au même étage, nos deux balcons se touchent, il est très facile en enjambant la clôture... ah ! Les balcons ! Dans ces histoires-là il y a toujours des balcons. Alors, il se passa en moi une chose incompréhensible. Je me disais : " sois calme, Brotonneau ! Sois digne ! " et je me répondais : " je le serai, sois tranquille, je le serai. " et, au même moment, messieurs, à ma profonde surprise, je m' élançai sur cet homme, je le saisis à la gorge sans lui laisser le temps de se rhabiller et je jetai sur le balcon couvert de neige.

Jacques. -par ce froid ! Diable ! Et Mme Brotonneau ?

Brotonneau. -elle se taisait, affectant d' être tout à fait étrangère à ce qui venait de se passer. Je m' efforçai de retrouver mon sang-froid, mais malgré cela je prononçai quelques paroles violentes et j' allai même jusqu' à lui dire : " je ne croyais pas avoir épousé une aventurière. " elle parut très froissée et me répondit : " ce n' est pas une aventure, ça dure depuis deux ans. " elle me fit cette déclaration, je dois le dire, avec une certaine dignité. Puis elle s' évanouit, ou du moins elle en fit les gestes. Je voulus prendre des sels sur la cheminée. J' aperçus la pendule. Il était neuf heures cinq. Je pensai à vous, messieurs, à la maison, à tous les employés qui m' attendaient pour se mettre au travail. Je fis ce petit paquet et je m' élançai au dehors. Vous doutez-vous, messieurs, de ce que contient ce petit paquet ? Oh ! Ne cherchez pas. Il contient les chaussures abandonnées chez moi par cet individu. Oh ! Voyez-vous, messieurs, jusque dans les plus petits détails, tout cela est bien triste.

Jacques. -oh ! Mon pauvre Brotonneau.

William. -je n' en reviens pas... votre femme vous aimait pourtant.

Brotonneau. -non, Monsieur William, elle m' a trompé sans même m' avoir aimé. C' est la plus mauvaise combinaison. être trompé par une femme qui a été amoureuse de vous, ça doit tout de même être plus agréable. ça garde quelque chose de poétique. Je n' ai pas même eu ça. (*on frappe.*) entrez !

ACTE I, SCENE 9

*les mêmes, De Berville*

De Berville. -je vous présente mes hommages. (*gêné, sans regarder Brotonneau.*) monsieur, je viens au sujet de l' emprunt japonais chercher vos

instructions. C' est-à-dire... (*il éternue.*)  
c' est-à-dire vous demander pour le... pour les...  
pour la... enfin, voilà.  
*il s' arrête. Jacques et William échangent un regard de surprise.*  
Brotonneau, *sans regarder et bafouillant un peu.*  
-monsieur, je... voici le... voici la note qui...  
vous trouverez... d' ailleurs, tout cela est très simple.  
*il lui tend la note sans le regarder.*  
De Berville, *bafouillant toujours.* -merci, monsieur... j' aurai besoin... si toutefois, enfin, peut-être... du dossier que j' avais préparé.  
Brotonneau. -je vais vous le rendre.  
*il cherche dans ses papiers, De Berville éternue.*  
Jacques. -mais comme vous êtes enrhumé, De Berville !  
De Berville. -moi.. oh ! Non, non.  
William, *s' approchant de lui.* -vous avez dû prendre froid.  
De Berville. -oh ! Non ! Non ! Non ! (*il éternue.*) oh ! ça, certainement non !  
*Jacques et William tiquent sur ses bottines jaunes.*  
Jacques. -en tout cas, vous devriez être plus prudent. Par cette neige vous sortez chaussé comme en été.  
De Berville. -oh ! Monsieur ! Ce sont des bottines de sport.  
Jacques. -ah !  
Brotonneau, *lui tendant un dossier.* -voici votre rapport. Et je dois dire, monsieur, qu' il est cette fois fort étudié, fort bien compris. C' est un bon travail. J' ai le devoir de vous en féliciter.  
Tenez.  
De Berville. -Monsieur Brotonneau, je suis... très...  
Brotonneau, *lui tendant le paquet qu' il a apporté.*  
-prenez également ceci qui vous appartient.  
*De Berville salue.*  
De Berville. -messieurs, je... je... je vous présente mes hommages.  
*il sort.*

## ACTE I, SCENE 10

*les mêmes, moins De Berville*

William. -comment !

Jacques. -mais alors ?

Brotonneau. -oui, messieurs, l' homme que j' ai surpris ce matin auprès de Mme Brotonneau, c' est celui qui vient de sortir.

Jacques. -Berville ?

Brotonneau. -m. Le baron De Berville.

Jacques. -c' est donc pour ça qu' il était si enrhumé.

William. -et vous venez de lui faire des compliments !

Brotonneau. -parce qu' il les méritait. On doit toujours féliciter les employés quand ils ont bien fait leur travail... c' est comme ça qu' on se les attache.

William. -c' est très bien, Brotonneau, il y a beaucoup de noblesse dans cette attitude à l' égard de l' homme qui vous a offensé.

Brotonneau. -oh ! Messieurs, il ne m' a pas offensé... il m' a trompé... mais il ne m' a pas offensé... il ne m' a pas dit un seul mot désagréable.

Jacques. -tout de même !

William. -c' est inouï. Je le croyais pourtant un homme bien élevé !

Brotonneau. -mais, monsieur, ce qu' il m' a fait c' est presque toujours des gens bien élevés qui le font... à des gens moins bien élevés... oh ! Je comprends parfaitement ce qui a séduit cette pauvre femme ! Elle est un peu vaniteuse, un peu snob, dans la mesure de ses moyens. Ainsi, dans notre maison, elle ne veut pas voir les gens qui habitent sur la cour. Un jour qu' elle m' attendait ici, en bas, je suis descendu avec M. De Berville. Je l' ai présenté. Nous

p7

l' avons invité à dîner. Il est venu en habit, Mme Brotonneau a été étourdie. Il a parlé beaucoup, un peu bêtement, comme tout le monde, mais il paraissait spirituel parce qu' il était en habit... le lendemain, tout ça me revient peu à peu à la mémoire, il a écrit pour remercier sur du papier avec ses armes et son cri de guerre... il a un cri de guerre. Moi, je n' en ai pas, qu' est-ce que j' en ferais ?

William. -c' est évident.

Jacques. -et quel est son cri de guerre ?

Brotonneau. -c' est " Dieu avant tout ! " je me rends très bien compte que s' il a dit ça plusieurs fois à ma femme... elle est très pieuse... ça l' aura impressionnée... c' est presque une excuse... moi, je n' ai rien à me reprocher... j' ai épousé Mme Brotonneau, je l' ai aimée honnêtement, oh ! Pas comme dans les romans, bien sûr, mais comme dans les bureaux.

William. -et naturellement, vous n' avez jamais eu aucun soupçon...

Brotonneau. -au début peut-être... Mme Brotonneau était belle personne... mais, peu à peu,

j' avais senti ma sécurité grandir. Et puis, il y a vingt ans que nous sommes mariés. Je croyais bien que Mme Brotonneau n' était plus désirable que pour moi... et quand je dis pour moi... mais je ne veux pas accabler Mme Brotonneau.

William. -allons, allons, mon bon ami, vous voilà un peu mieux.

Brotonneau, *ému jusqu' aux larmes*. -peut-être... mais tout de même, quand je pense qu' il va falloir renoncer... à cette habitude de tranquillité, à cette confiance... à cette douceur de ne s' en vouloir de rien. Quand je pense que je ne pourrai plus lui dire avec la même voix qu' avant : " bonjour, Thérèse... comment vas-tu ? J' ai eu une bonne journée... qu' est-ce que tu as fait tantôt ? " enfin, toutes ces petites choses dans lesquelles sans s' en apercevoir on met tout son coeur. Quand je pense que tout ça c' est fini... alors, ça c' est terrible.

*il pleure.*

William. -allons, du courage... du courage ! ...

Honoré, *entrant*. -Monsieur Brotonneau, c' est Mme Brotonneau qui veut vous parler, quoi qu' il en soit.

Brotonneau. -elle est là ?

Honoré. -oui.

Brotonneau. -dites-lui que je travaille avec ces messieurs et que je ne peux pas la recevoir avant une demi-heure.

Honoré. -bien. Monsieur Jacques, on vous demande de Bruxelles au téléphone, la communication est donnée dans votre bureau.

*il sort.*

Jacques. -j' y vais. Vous avez raison. Il vaut mieux attendre pour la recevoir d' avoir retrouvé tout votre calme. à tout à l' heure.

*il sort.*

William. -oui, il faut examiner bien posément la situation. Ai-je besoin de vous dire que, si vous le voulez, nous congédierons M. De Berville.

Brotonneau. -oh ! Monsieur, je ne veux pas me engager de cette façon-là.

William. -vous ne songez pourtant pas à un duel.

Brotonneau. -oh ! Monsieur, y pensez-vous... un duel entre lui et moi, ce serait lâche.

William. -comment ça ?

Brotonneau. -oui, ce serait lâche de sa part de se battre avec moi... et puis, moi, ce n' est pas à lui que j' en veux...

William. -que comptez-vous donc faire à l' égard de Mme Brotonneau ?

Brotonneau. -eh bien, voilà, monsieur, je n' ai qu' une volonté, mais je l' ai bien... je veux, avant tout, me conduire comme un brave homme.

William. -j' en suis sûr, vous ne songez pas au divorce ?

Brotonneau. -oh ! Ma foi non, Monsieur William. Ce n' est pas de notre monde. Au-dessous des trois mille huit cents francs de loyer, on ne divorce pas. Le scandale n' en vaut pas la peine. Les gens qu' on connaît ne le savent même pas... ils continuent à vous demander des nouvelles de votre femme... alors, à quoi bon ?

William. -vous ne voulez pourtant pas vous séparer d' elle, la chasser ?

Brotonneau. -oh ! Monsieur, qu' est-ce qu' elle deviendrait ?

William. -à la bonne heure. Alors, qu' allez-vous faire ?

Brotonneau. -pardonner. Voyez-vous, Monsieur William, quand un homme refuse de pardonner à une femme, c' est qu' il est sûr d' en trouver une autre. Et moi ce n' est pas mon cas. Alors, je vais pardonner.

William. -c' est très bien ! ... c' est très beau !

Brotonneau. -Monsieur William, ce n' est pas très bien, ce n' est pas très beau, je ne pardonne pas par générosité... par grandeur d' âme... je pardonne parce que je ne puis pas faire autre chose.

William. -je suis heureux, mon cher Brotonneau, de vous voir dans ces sentiments. Vous serez récompensé de votre mansuétude. Heureux les miséricordieux, le ciel leur fera miséricorde.

Brotonneau. -je veux bien.

William. -et puis songez qu' il y a bien plus malheureux que vous. Tenez, sans chercher bien loin, le père Lardier, le second de la comptabilité... un très honnête homme...

Brotonneau. -oh ! Oui... Lardier !

William. -eh bien, en quelques années, il a pincé sa femme trois fois, avec trois de ses amis. ç' a été un scandale public.

Brotonneau. -ah ! Je ne savais pas ! ...

William. -eh bien, mon cher, vous êtes le seul. Il en a souffert horriblement, le pauvre diable... je ne l' ai pas vu ces derniers temps, mais il y a un an, il faisait pitié.

Brotonneau. -oh ! Je ne savais pas que sa femme... pauvre homme ! ...

William. -allons, je vous laisse... et si vous avez besoin d' un conseil, ou de quoi que ce soit, vous savez que nous sommes tout à vous... au revoir.

Brotonneau, *très ému*. -au revoir, Monsieur William.

ACTE I, SCENE 11

*Brotonneau seul, puis Lardier*  
*Brotonneau fait quelques pas, se regarde dans la*  
*glace, hoche la tête, puis va s'asseoir dans le*  
*fauteuil derrière le bureau et réfléchit. Il met*  
*un lorgnon, essaie de travailler, puis s'arrête,*  
*prend le récepteur, réfléchit, le repose et enfin*  
*parle.*

Brotonneau. -faites-moi monter M. Lardier...

p8

pauvre Lardier ! ... (*accoudé à son bureau, il*  
*prend sa tête dans ses mains. On frappe à la porte.*)  
entrez !

*Lardier entre. C'est un homme d'une cinquantaine*  
*d'années, replet, épanoui, le teint coloré, l'air*  
*très heureux. Brotonneau relève la tête, aperçoit*  
*le nouveau venu et reste stupéfait.*

Lardier. -vous voulez me parler, Monsieur  
Brotonneau ?

Brotonneau, *avec étonnement.* -oui...

Lardier. -à quel sujet, monsieur ?

Brotonneau. -à quel sujet ? Eh bien... eh bien...  
j' avais pensé à vous demander de faire une  
recherche... mais au fond, actuellement, ce n' est pas  
bien utile... et puis, je ne voudrais pas vous  
surcharger de travail... je sais que vous êtes un peu  
surmené... un peu neurasthénique.

Lardier, *stupéfait.* -moi ?

Brotonneau. -enfin, que votre état de santé...

Lardier. -moi ! ... mais j' ai une santé  
magnifique ! ...

Brotonneau. -ah ! ... asseyez-vous donc, mais  
vous ne vous êtes pas toujours aussi bien porté...

Lardier. -mais toujours, monsieur...

Brotonneau. -tiens ! ... et vous avez bon  
appétit...

Lardier. -oh ! Je vous crois, Monsieur Brotonneau.

Brotonneau. -et vous dormez bien...

Lardier. -mais oui... oui... comme une pioche ! ...

Brotonneau. -tant mieux... tant mieux... mais  
alors, dites-moi, vous êtes tout à fait content...

Lardier. -enchanté... oh ! évidemment, il y a  
un an, j' ai eu de l' ennui.

Brotonneau. -oh !

Lardier. -oui, à cause de ma femme.

Brotonneau. -ah ! Oui... je sais...

Lardier. -ah ! Vous savez... elle est restée  
couchée un mois...

Brotonneau. -quoi ?

Lardier. -dame, oui, monsieur, elle avait une  
mauvaise bronchite avec un point de pleurésie.

Beaucoup de fièvre... j' ai été bien tourmenté... je la veillais toutes les nuits... je lui tenais les mains... elle me disait : " tu es là... tu es là... " je répondais : " oui... " ça la rassurait... et puis, elle s' est remise petit à petit... je lui apportais du raisin, des oranges... elle riait... les femmes, vous savez...

Brotonneau. -oui... oui...

Lardier. -et maintenant, elle est bien d' aplomb... nous nous promenons tous les dimanches, à la campagne, une fois à Levallois.. une fois à Juvisy... voilà ! ...

Brotonneau. -mais, cependant... je vous demande pardon de vous parler de ça... c' est par intérêt. Je vous aime beaucoup, Lardier... je vous aime beaucoup maintenant. Est-ce que vous n' avez pas eu, autrefois, à vous plaindre de votre femme ? ...

Lardier. -oh ! Je vois bien ce que vous voulez dire, Monsieur Brotonneau... vous voulez parler des petites choses qui lui sont arrivées avec des amis... oui... oui... eh bien, voyez-vous, Monsieur Brotonneau, quand elle a été malade comme je vous disais, et que je l' ai cru perdue, alors, j' ai bien vu que le reste, ce qu' elle avait fait, ça n' avait vraiment pas d' importance et que ce n' était pas sérieux.

*un silence.*

Brotonneau. -eh bien... je vous remercie...

Lardier. (*Lardier va pour sortir.*) Lardier...

Lardier. -Monsieur Brotonneau ? ...

Brotonneau. -Lardier, je voudrais vous serrer la main...

Lardier. -volontiers...

Brotonneau. -merci... allez, mon ami, allez.

*Lardier sort.*

## ACTE I, SCENE 12

*Brotonneau seul.*

Brotonneau. -oui, on peut vivre comme ça... on peut... je vais pardonner. Mais ma femme y consentira-t-elle ? Aime-t-elle cet homme ? Et qu' est-ce que c' est que ce monsieur ? C' est ça qu' il faudrait savoir... (*il prend le récepteur.*) faites venir M. De Berville. (*on frappe.*) entrez !

## ACTE I, SCENE 13

*Brotonneau, M. De Berville*

De Berville. -je vous présente mes hommages.

Vous désirez me parler, monsieur ?

Brotonneau. -oui, monsieur... j' ai besoin d' avoir de vous quelques explications...

De Berville. -c' est inutile, monsieur... je suis à vos ordres... deux de mes amis...

Brotonneau. -non... non ! ... je vois votre idée, mais ce n' est pas la mienne... nous battre ? Et non ! Oh ! Ce n' est pas seulement parce que ça peut être tout de même dangereux. C' est surtout parce que ça n' arrangerait rien.

De Berville. -vous permettrez, monsieur, de ne pas partager cette façon de voir. Je ne suis ici qu' un employé, vous êtes mon chef, mais je ne puis oublier que mon trisaïeul fut maréchal de camp et ouvrit, le premier, la tranchée devant Oudenarde.

Brotonneau. -monsieur, je ne doute pas un seul instant de tout ce que votre parent a pu faire devant Oudenarde... pour moi, je serais bien embarrassé de vous dire ce que ma famille faisait à ce moment-là, mais j' ai tout de même l' impression qu' elle devait travailler plus que la vôtre.

De Berville. -alors, où voulez-vous en venir ?

Brotonneau. -à ceci, qui n' est peut-être pas dans les usages, mais qui me paraît, en somme, bien. Ma femme m' a trompé, vous ne l' ignorez pas.

De Berville. -je ne puis répondre, monsieur... un gentleman... ne doit pas...

Brotonneau, *agacé*. -oui... oui... bien... bien... mais comme je n' ai plus, depuis longtemps, d' amour pour elle...

De Berville, *à part*. -c' est agréable !

Brotonneau. -je garde à peu près mon sang-froid. Ce matin... en un instant, ma femme a perdu ma confiance, mon estime, mon respect, mais je viens de m' apercevoir d' une chose, elle n' a pas perdu mon affection. Mon affection... ni elle, ni vous, n' y pouvez rien, et je ne peux pas me désintéresser de ce que sera désormais la vie de Mme Brotonneau. ça, c' est mon devoir. Alors, il y a un certain nombre de choses que j' ai besoin de savoir.

De Berville. -comment, vous comptez me poser des questions ? ... je tiens à vous le dire, c' est d' une incorrection complète.

Brotonneau. -vous êtes bien aimable, mais ça

p9

m' est égal... voilà. Asseyez-vous... d' abord, aimez-vous ma femme ? ...

De Berville. -qu' est-ce que vous dites ?

Brotonneau. -je vous demande si vous aimez ma femme, si vous l' aimez d' un amour profond, d' un amour durable...

De Berville. -certainement... c' est d' un choquant !

Brotonneau. -et Mme Brotonneau vous aime-t-elle ?

De Berville. -énormément... mais il est dur pour un galant homme d' être obligé...

Brotonneau. -oui, vous êtes un galant homme.

Moi, je suis un brave homme. Alors, naturellement, il est difficile de nous entendre.

De Berville. -je le crois aussi...

Brotonneau. -et votre caractère ?

De Berville. -comment, mon caractère ?

Brotonneau. -oui. Avez-vous un caractère agréable ? êtes-vous facile à vivre ? ... avez-vous un peu d' enjouement ?

De Berville. -mais, monsieur...

Brotonneau. -oui, pour le moment vous n' en avez aucun... mais enfin, peut-être qu' en temps ordinaire.

De Berville. -est-ce que ça va être fini ? ...

Brotonneau. -presque. Une dernière question. êtes-vous intelligent ?

De Berville. -ah ! ça ! Par exemple ! ça dépasse tout.

Brotonneau. -mais c' est de ça que tout dépend, la compréhension, l' indulgence, la bonté...

De Berville. -je crois, en tout cas, monsieur, être un homme bien élevé...

Brotonneau. -oui, oui... vous êtes bien élevé, mais malgré ça vous avez certains mérites : vous êtes exact, appliqué...

De Berville. -et la conclusion, monsieur, de cet étrange interrogatoire ?

Brotonneau. -eh bien, voilà... je voulais vous connaître un peu mieux ; somme toute, vous ne me plaisez pas beaucoup.

De Berville. -hein ?

Brotonneau. -mais ce n' est pas de moi qu' il s' agit. Et comme, d' autre part, je ne vois rien de vraiment dangereux dans votre caractère... je vais donner le choix à Mme Brotonneau.

De Berville. -quoi ?

Brotonneau. -oui. Je vais prier Mme Brotonneau de choisir entre vous et moi.

De Berville. -ah ! ... eh bien, monsieur, ça ne se fait pas. Non, monsieur, voilà encore une chose qui ne se fait pas.

Brotonneau. -je ne sais pas si ça se fait, mais je veux la faire.

De Berville. -à votre aise. J' ai d' ailleurs averti Mme Brotonneau qu' elle trouverait auprès de

moi aide et protection si c' était absolument nécessaire.

Brotonneau. -oh ! D' ailleurs, je ne me fais pas d' illusion. Il est probable que c' est vous qu' elle choisira. Vous avez été souvent aimé. Vous avez eu des histoires, des aventures, ça vous a donné l' allure de la séduction. Moi, je n' ai de prestige auprès de personne. Alors, je crois bien que c' est vous qu' elle suivra. C' est tout. Merci, monsieur !

De Berville. -monsieur, je vous présente mes hommages.

*il sort.*

#### ACTE I, SCENE 14

*Brotonneau seul, puis Pichard, Fridel*

Fridel, *entrant.* -je viens pour les bordereaux, monsieur...

Pichard. -moi aussi, monsieur...

Brotonneau. -je vais vous les donner...

*il se met à signer des fiches.*

Pichard, *à Fridel, à mi-voix.* -dis donc, chez vous, on est au courant de l' histoire du père Brotonneau et de sa femme ?

Fridel. -tu parles... ça court les bureaux...

Pichard, *riant sous cape.* -c' est crevant.

*Brotonneau surprend ce rire et ne dit rien.*

Brotonneau. -tenez, Monsieur Pichard, voilà pour la province.

Pichard. -merci, monsieur.

*il sort. Brotonneau se remet à signer et Fridel le regarde et étouffe un petit rire.*

Brotonneau. -qu' est-ce que vous avez, Monsieur Fridel ?

Fridel. -rien du tout, monsieur...

Brotonneau. -voilà les bordereaux de Paris... allez. (*Fridel sort.*)

Brotonneau, *seul et très affecté.* -oh ! Ils ne sont pas gentils... ils ne sont pas gentils... (*il se plonge dans son dossier. On frappe.*) entrez.

#### ACTE I, SCENE 15

*Brotonneau, Louise*

Louise. -Monsieur Brotonneau, je vous apporte la copie du procès-verbal de l' assemblée du dix-sept.

Brotonneau, *sans lever les yeux.* -merci...

mettez ça là... (*Louise pose le dossier et recule de quelques pas, mais ne sort pas. Il s' aperçoit qu' elle est encore là.*) vous pouvez vous en aller...

Louise. -oui, monsieur...  
*elle ne bouge pas de place. Il se remet à écrire, puis relève la tête.*  
Brotonneau. -eh bien, quoi, qu' est-ce que ça veut dire, qu' est-ce que vous avez ?  
Louise. -monsieur, je voudrais vous dire, c' est à cause... de ce qui vous est arrivé...  
Brotonneau. -ah ! Vous savez ?  
Louise. -oui, monsieur... on sait dans la maison...  
Brotonneau. -et vous venez sans doute pour vous moquer de moi... comme les autres.  
Louise. -oh ! Non, monsieur ! Ne dites pas ça... il ne faut pas dire ça...  
Brotonneau. -si vous avez envie de rire, ne vous gênez pas...  
Louise. -oh ! Non, monsieur... j' ai plutôt envie de pleurer.  
Brotonneau. -je vous remercie, mademoiselle, mais je n' ai pas besoin de votre compassion...  
Louise. -oh ! Monsieur ! Ce n' est pas de la compassion...  
Brotonneau. -qu' est-ce que c' est donc ?  
Louise. -c' est... c' est de l' admiration...  
Brotonneau. -quoi ? ...  
Louise. -j' ai pour vous tant de respect, tant de reconnaissance. Vous avez été si bon pour moi... quand je suis entrée ici... je n' étais pas très au courant... on me grondait, on avait raison... vous, jamais... vous me corrigiez mes fautes en cachette...

p10

et, après, vous ne m' en parliez pas. Et vous avez continué... je l' ai bien vu tout à l' heure encore.  
Brotonneau. -c' est sans importance.  
Louise. -aussi, quand je travaille et quand je pense que vous lirez ce que j' écris... vous, je m' applique... j' étais fière, lorsque quelquefois vous me faisiez venir ici pour me dicter... vous me regardiez avec des yeux si bons ! ... sans que vous me disiez rien, j' étais réconfortée. Je n' ai pas été très heureuse... vous savez... alors, vous ne pouvez pas vous douter...  
Brotonneau. -mais jamais vous ne m' avez parlé ainsi.  
Louise. -je n' osais pas.  
Brotonneau. -pourquoi ?  
Louise. -je ne sais pas, monsieur...  
Brotonneau. -je ne suis pourtant pas bien intimidant.  
Louise. -oh ! Si...

Brotonneau, *avec un peu de fierté*. -comment, vous trouvez que je suis intimidant ?  
Louise. -oui... quand vous marchiez, là, de long en large, la tête levée... avec des gestes si dignes... si nobles... je vous trouvais, il faut me pardonner, Monsieur Brotonneau, je vous trouvais beau...  
Brotonneau. -beau ? ... moi ?  
Louise. -oui. Et je me disais que vous étiez sûrement un de ces hommes comme il y en a dans les romans, qui ont un grand caractère, des belles pensées, des sentiments et auxquels il arrive des choses, des aventures... et vous voyez, monsieur, que j' avais raison...  
Brotonneau. -mais, ma pauvre enfant... je suis ce qu' il y a de plus ridicule au monde... un mari trompé...  
Louise, *émerveillée*. -oh ! ça ne fait rien, monsieur, être trompé, c' est tout de même une histoire d' amour.  
Brotonneau. -qui sait ? ...  
Louise. -monsieur, je voudrais vous demander quelque chose...  
Brotonneau. -dites...  
Louise. -est-ce que ça vous fait beaucoup de chagrin d' être trompé ?  
Brotonneau. -mais... pourquoi me demandez-vous ça ?  
Louise. -parce que, si vous aviez du chagrin, j' en aurais aussi.  
Brotonneau, *très ému*. -ah ! Ma petite... ma petite... vous ne pouvez pas savoir... ce que vous venez de me dire là... c' est admirable. Les mots qui pouvaient me consoler un peu, je croyais qu' ils n' existaient pas, et vous les avez dits... comment avez-vous pu les trouver ?  
Louise. -je ne sais pas, Monsieur Brotonneau... je ne sais pas...  
Brotonneau. -oh ! Ma petite ! ... ma petite ! ... *très paternellement, il prend la tête de Louise entre ses mains et met un baiser sur son front.*  
*Thérèse entre en coup de vent et surprend le baiser.*

## ACTE I, SCENE 16

*les mêmes, Thérèse*

Thérèse. -ah, ça ! ... ça !

Brotonneau. -ma femme ! Laissez-nous, mon enfant ! (*Louise sort.*)

Thérèse. -ainsi, tu me trompais ! ...

Brotonneau. -quoi ? ...

Thérèse. -tu me trompais, ici, dans ton

bureau, dis, dès le matin, à l'heure de ton travail, ça n'a pas de nom...

Brotonneau. -comment, c'est toi qui oses...

Thérèse. -et pour comble de cynisme, tu me trompais le jour même où tu m'as surprise entre les bras d'un autre, et où tu aurais dû avoir le plus grand chagrin de ta vie... et tu dis avoir du cœur !

Brotonneau. -ah ! Par exemple ! ça, par exemple...

Thérèse. -et voilà l'homme auquel j'ai été fidèle cinq ans...

Brotonneau. -comment cinq ans...

Thérèse. -parfaitement ! Cinq ans !

Brotonneau. -mais il y a vingt ans que nous sommes mariés.

Thérèse. -oui... vingt ans de médiocrité, de poussière, d'humiliation. Toi, tu n'en souffrais pas, mais moi... je suis une femme du monde...

Brotonneau. -toi ?

Thérèse. -oui... je n'y ai jamais été, mais j'en suis par l'éducation, par les manières. Comment t'en serais-tu aperçu ? Moi, du moins, quand j'ai eu des faiblesses, ça a toujours été pour des gens comme il faut. Je cherchais à m'élever. C'est honorable. C'est très honorable, tandis que toi, c'est parmi les employées de bas étage que tu vas choisir tes maîtresses.

Brotonneau. -Mlle Louise n'est pas ma maîtresse et je te défends...

Thérèse. -ah ! Ah ! Tu nies... tu essaies de nier... moi je n'ai pas cette lâcheté, et sais-tu ce que j'avais la loyauté et la bêtise de venir faire ici ? ...

Brotonneau. -quoi ? ...

Thérèse. -je venais tout t'avouer.

Brotonneau. -tout m'avouer ? ... tout m'avouer ? ... quand j'ai vu... quand j'ai vu... ah ! ça c'est trop fort, ça, ça dépasse tout. Mais je tiens à te dire que j'en ai assez.

Thérèse. -moi aussi, j'en ai assez.

Brotonneau. -oh ! Ne me pousse pas à bout. écoute-moi bien. En souvenir des vingt ans que nous avons vécu ensemble et de l'affection que j'avais pour toi, j'ai la bonté de consentir à ceci : tu vas choisir entre ce monsieur et moi...

Thérèse. -choisir ? ...

Brotonneau. -parfaitement ! Si c'est lui que tu choisis, bon vent ! Si c'est moi, pour éviter le scandale, nous continuerons à vivre ensemble, mais sache-le bien, si tu es malade, si tu restes un mois couchée avec une bronchite et un point de pleurésie, moi, je ne te soignerai pas. Nous vivrons en face l'un de l'autre, comme des étrangers. Décide-toi, choisis.

Thérèse. -ce n'est pas la peine, mon petit...

c' est tout choisi. J' accepte les propositions que me fait M. De Berville, un homme qui, lui, me comprend. Tu ne me trouveras pas ce soir chez nous, et je ne remettrai plus jamais les pieds à la maison.

Brotonneau. -eh bien, tant mieux !

Thérèse. -qu' est-ce que tu dis ?

Brotonneau. -je dis tant mieux... tant mieux... tant mieux... je ne dirai plus que ça jusqu' à la fin de ma vie... tant mieux ! ... tant mieux ! ... tant mieux ! ...

Thérèse. -ah ! C' est trop fort ! ... tais-toi ! ... tais-toi ! ...

p11

Brotonneau. -tant mieux ! ... tant mieux ! ... tant mieux ! ... tant mieux ! ...

Thérèse. -veux-tu te taire ? Tiens...

*elle lui donne une gifle énorme, renverse une pile d' annuaires qui est sur le bureau et sort en bousculant une chaise qui tombe.*

Brotonneau. -oh !

William, *rentrant, effrayé.* -ce bruit ! ...

qu' est-ce qu' il y a ? ... qu' est-ce qui se passe ?

Brotonneau. -rien du tout, Monsieur William.

C' est ma femme qui venait me demander pardon...  
*rideau*

## ACTE II, SCENE 1

*une petite pièce claire et gaie, très modeste, servant à la fois de salon et de salle à manger. au fond, une fenêtre ouverte donnant sur un balcon encombré de pots de fleurs. Au coin de la cheminée, deux fauteuils. Ameublement très simple en noyer verni. Devant la cheminée, une petite table à ouvrage toute neuve, dont les pieds sont encore enveloppés. Dans un coin de la pièce, une petite table ronde avec le couvert mis sur une nappe à carreaux bleus... dans un coin, une cage montée sur une petite table.*

*au lever du rideau, Céleste, la bonne, est plantée au milieu de la pièce, les mains croisées sur le ventre, et regarde le public avec abrutissement. On sonne à la porte. Elle continue à ne pas bouger. on resonance. Céleste se décide à aller ouvrir.*

*Céleste, Brotonneau*

Céleste. -ah ! Maintenant, je crois que je peux aller ouvrir.

*Brotonneau paraît. Il a changé d' aspect. Sa barbe*

*est taillée plus court. Ses cheveux sont moins longs. Il est habillé plus jeune et il a l'air épanoui. Il pose un bouquet de violettes sur la cheminée.*

Brotonneau. -oh ! Céleste... madame n'est pas rentrée ?

Céleste. -non.

Brotonneau, *regardant l'heure*. -d'ailleurs, il n'est que midi moins le quart...

Céleste. -oui.

Brotonneau. -on a dû apporter un objet du " bon marché " .

Céleste. -non ! ...

Brotonneau. -comment, non... c'est cette table... la voilà ! ...

Céleste. -monsieur n'a pas dit une table, il a dit un objet.

Brotonneau. -soit !

Céleste. -oui ! ... (*on sonne deux fois.*) on sonne ! ...

Brotonneau. -on sonne.

Céleste. -oui... je viens de le dire. *elle ne bouge pas.*

Brotonneau. -eh bien, allez ouvrir.

Céleste. -oui...

*elle va ouvrir.*

Brotonneau. -décidément, je crois qu'elle est bête !

*Brotonneau va prendre le bouquet de violettes sur la cheminée et le met dans sa poche.*

## ACTE II, SCENE 2

*les mêmes, Louise*

Céleste, *rentrant*. -c'est madame !

Louise, *entrant*. -me voilà ! ...

*elle cache ses mains derrière son dos.*

Brotonneau. -bonjour, ma petite Louise.

Louise. -bonjour, Monsieur Brotonneau.

*elle tend ses joues. Il l'embrasse.*

Brotonneau. -savez-vous que vous n'êtes pas rentrée bien vite, ce matin ?

Louise. -si, très vite, mais j'ai fait un crochet.

Brotonneau. -moi aussi, j'en ai fait un.

Louise. -oui, mais le mien est plus touchant que le vôtre.

Brotonneau. -savoir !

Louise. -quelle date sommes-nous ?

Brotonneau. -le 7 mai.

Louise. -c'est-à-dire qu'il y a aujourd'hui trois mois que je suis venue m'installer ici pour la première fois.

Brotonneau. -vous vous êtes rappelé ça ?

Louise. -et je le prouve.

Brotonneau. -moi aussi.

*Louise montre un bouquet de violettes qu' elle cachait derrière son dos et Brotonneau sort le sien de sa poche.*

Louise et Brotonneau, *ensemble*. -tenez !

Brotonneau. -oh ! Que c' est gentil !

Louise. -et ce qui l' est surtout, c' est que chacun de nous se croyait être seul à y penser. Et puis on y a pensé tous les deux.

Brotonneau. -trois mois ! C' est pourtant un anniversaire bien court, bien récent...

Louise. -ça ne fait rien. Il faut les prendre tout de suite, les anniversaires, dès qu' il y en a, et puis se dépêcher. On ne sait jamais. Le plus joli de tous les anniversaires, c' est le lendemain.

Brotonneau. -nous en aurons beaucoup, ma petite

Louise... vous voulez bien ?

Louise. -oh ! Oui ! Ah ! Je vais dans ma chambre ôter mon chapeau.

p12

Brotonneau. -mais non, ôtez-le ici. Posez-le sur cette petite table qui est là.

Louise. -oh ! Qu' est-ce que c' est ?

Brotonneau. -un cadeau.

Louise. -comme vous me gêtez !

Brotonneau. -oh ! Non. Je ne sais pas encore bien, mais ça viendra.

Louise. -comment pourrai-je jamais vous remercier de tout ce que vous me donnez ?

Brotonneau. -me remercier ? Vous, vous, qui vous êtes donnée tout entière ?

Louise. -et de tout mon coeur. (*elle va à la petite table, l' ouvre et la regarde.*) oh ! C' est une table à ouvrage...

Brotonneau. -elle vous plaît ?

Louise. -oh ! Oui ! ...

Brotonneau. -oh ! Ce n' est pas luxueux ! ... mais je crois bien que c' est du palissandre. On la laissera là pour que vous travailliez le soir. Je voudrais tant qu' il ne vous manquât rien ici...

Louise. -oh ! J' y suis bien... c' est si clair ! Si gai ! ...

Brotonneau. -c' est vrai qu' il fait un soleil, cette année. Je n' ai jamais vu un soleil comme ça. Et puis cette vue sur le marché saint-Honoré... c' est très joli. Nous sommes du côté du pavillon des légumes, c' est presque des fleurs. Les gens qui habitent de l' autre côté, ils donnent sur la boucherie, les pauvres diables !

Louise. -et le balcon, c' est comme un jardin... avec des pots de géranium et des giroflées. Il y en a partout. Le balcon en est plein.

Brotonneau. -oui, on ne peut plus passer.

Louise. -bientôt il va faire doux. Si vous voulez, nous dînerons en laissant la fenêtre ouverte, nous n' allumerons pas la lampe et nous parlerons dans l' ombre tout bas...

Brotonneau. -oh ! Oui... nous avons encore tant de choses à nous apprendre... tenez, il y en a une surtout que vous ne savez pas.

Louise. -je crois que si.

Brotonneau. -alors, faites comme si vous ne la saviez pas.

Louise. -bien. Qu' est-ce que c' est ?

Brotonneau. -eh bien... c' est que vous avez fait un miracle.

Louise. -oh ! ...

Brotonneau. -oui... oui... et un miracle, c' est une chose qui arrive bien rarement à un caissier principal de banque... eh bien, il m' en est arrivé un à moi... vous êtes venue. Vous m' avez aimé, moi, vous m' avez aimé ! ...

Louise. -oh ! Oui ! ...

Brotonneau. -j' avais si envie d' être aimé ! Vous ne pouvez pas vous douter combien j' avais envie d' être aimé, de savoir comment c' était. Maintenant, je le sais. C' est admirable ! C' est admirable ! Tout change d' aspect... je ne me reconnais plus moi-même. Ainsi ma vieille robe de chambre, que je ne pouvais pas quitter, je l' ai cachée dans le coffre à bois. Je suis content de tout. J' ai confiance dans tout. Tenez, un détail qui, pour moi, est considérable : je ne prends plus jamais mon parapluie. Je crois toujours qu' il fera beau temps. Je vous assure, être aimé, c' est fantastique.

Louise. -oui, c' est fantastique...

Brotonneau. -j' ai retrouvé mes vingt ans...

Louise ! -moi aussi, j' ai retrouvé les miens.

Brotonneau. -oui, seulement les vôtres étaient tout près.

Louise. -oh ! Ne croyez pas ça, Monsieur Brotonneau, ils n' étaient pas faciles à ravoir... l' existence m' en a fait, allez ! ...

Brotonneau. -oui, je sais. Vous avez eu un grand chagrin.

Louise. -oh ! Ce n' était même pas un grand chagrin.

Brotonneau. -enfin, ce monsieur...

Louise ! -oh ! Ce n' était même pas un monsieur...

Brotonneau. -vous n' avez pas eu pour lui un sentiment bien profond ?

Louise. -oh ! Non, je vous assure.

Brotonneau. -ah ! Tant mieux ! ...

Louise. -je vous ai dit : nous étions des camarades. Nous suivions les mêmes cours pour apprendre notre métier. Deux ou trois fois par jour, pendant les classes, il m' écrivait des déclarations de quinze pages.

Brotonneau. -quinze pages ! ... il ne faisait donc que ça ?

Louise. -ah ! Non. N' est-ce pas, en sténographie, quinze pages, ça tient en quelques lignes. Le soir, il me raccompagnait du côté de chez nous. Jusque chez ma tante avec qui j' habitais. Il me disait qu' il m' aimait, que nous nous marierions, que c' était comme si nous étions mariés... et puis un jour... un mardi... ma tante était absente... ça a été tout à fait comme si nous étions mariés. Quinze jours après, il a trouvé une place en Amérique. Il est parti sans même me le dire... et il s' est contenté de m' envoyer un petit bout de papier avec trois petits signes comme ça. *(elle les dessine en l' air.)*

Brotonneau. -qu' est-ce que ça veut dire ?

Louise. -ça veut dire : " Louise, il faut nous séparer. Je suis obligé de quitter la France et de renoncer à nos projets. Soyez heureuse et pardonnez-moi. Adieu. "

Brotonneau. -tout ça ? ... et vous n' avez plus jamais entendu parler de lui ?

Louise. -plus jamais. Les sténographes, vous savez, ça fait tout en abrégé.

Brotonneau. -vous avez eu beaucoup de peine ? ...

Louise. -oh ! Non, je vous ai dit : très peu de peine, mais, par exemple, beaucoup d' amertume.

Brotonneau. -ça a duré longtemps ?

Louise. -jusqu' à il y a trois mois... tout juste...

Brotonneau. -mais alors, c' est moi... c' est bien moi... qui ai adouci... qui ai apaisé tout ça...

Louise. -qui l' avez guéri... je ne m' en souviens même plus. C' est fini, parti ! .. je n' ai plus que du bonheur, beaucoup de bonheur et du vrai, puisqu' il me vient de vous...

Brotonneau. -de moi... de moi... avouez que ça n' est pas croyable...

Louise. -mais, Monsieur Brotonneau, ce qui n' est pas croyable, c' est ce qui m' est arrivé à moi. Enfin, qu' une petite bonne femme comme moi puisse être aimée... aimée d' amour par un homme comme vous !

Brotonneau. -qu' est-ce que vous dites ?

Louise. -oui, enfin, par un homme si important... qui a sous ses ordres quarante employés et deux patrons, qui signe tous les jours des lettres qu' il n' a pas écrites lui-même... qui télégraphie tous

les matins dans les pays les plus étrangers. Et,

p13

malgré tout ça, je suis quelque chose pour lui... il me parle, il m'écoute, il me répond. Oh ! C'est très beau ! Est-ce que vous croyez que ça durera ?

Brotonneau. -oh ! ça, quand vous me demandez si ça durera, ça me flatte plus que tout.

Louise. -moi, j'ai peur.

Brotonneau. -vous êtes folle !

Louise. -non. Il me semble que je ne suis pas faite pour être heureuse longtemps.

Brotonneau. -nous verrons ça !

Louise. -dame ! N'est-ce pas, Monsieur Brotonneau, j'ai bien de quoi être un peu inquiète ?

Brotonneau. -pourquoi ?

Louise. -oh ! Je me doute bien que vous avez eu d'autres aventures... que moi.

Brotonneau. -quoi ?

Louise. -enfin ! ... des bonnes fortunes. Ce n'est pas possible autrement... voyons, vous !

Brotonneau, *très flatté*. -oh ! Vous croyez !

Louise. -ce qui m'est arrivé à moi, en vous voyant, est arrivé à d'autres... c'est forcé...

Brotonneau. -oui... oui... évidemment... mais peu... très peu... ne parlons pas de ça

Louise. -oh ! Vous voyez, vous ne voulez pas en parler ! Et où était-ce, la dernière fois ?

Brotonneau. -la dernière fois ? ... où c'était ! ... eh bien... mon dieu ! ... au bord de la mer... c'était l'été... alors, n'est-ce pas, on va au bord de la mer...

Louise. -elle était jolie, cette dame ?

Brotonneau. -ah ! ça ! Oui ! Oui ! ... très jolie... très blonde, une très jolie taille... de très beaux yeux...

Louise. -bleus ?

Brotonneau. -bien entendu. (*à part.*) mais je mens... je mens ! ...

Louise. -oui... oui... c'est bien ça. D'ailleurs, j'avais compris tout de suite...

Brotonneau. -quoi donc ?

Louise. -la cause de ce qui vous est arrivé... c'est clair comme le jour... vous avez fait souffrir Mme Brotonneau. Elle a été jalouse... elle a voulu se venger... et c'est pour ça qu'elle vous a trompé. C'est évident... ah ! Je le savais bien que vous

viviez dans un perpétuel roman, Monsieur Brotonneau.

Brotonneau. -mon dieu... c'est à peu près ça... pas exactement... mais enfin, à peu près... quand je serai obligé de repenser à ces incidents, je m'efforcerai d'y penser de cette façon-là. ça

sera d' ailleurs le moins souvent possible.

Louise. -oh ! évidemment !

Brotonneau. -du reste, pourquoi y penserais-je ?

Tout est fini entre Mme Brotonneau et moi. Tout est réglé de la façon la plus correcte. Je lui fais une pension suffisante. Elle sait que nous sommes ensemble. Je sais qu' elle vit avec ce monsieur. Cet arrangement me paraît plus convenable et plus honorable que le divorce, qui entraîne toujours du scandale et des dépenses.

Louise. -vous avez bien raison, Monsieur

Brotonneau, vous avez toujours bien raison.

Brotonneau. -du reste, tout le monde paraît content. Comme Mme Brotonneau habite avec ce monsieur la maison voisine, je la rencontre assez souvent. Je la salue froidement, mais poliment, comme ça, tenez. C' est bien, n' est-ce pas ?

Louise. -très bien.

Brotonneau. -de son côté, elle ne me répond pas, très poliment aussi. Et c' est parfait. Vous voyez, Louise, rien ne peut plus abîmer notre bonheur. Nous n' avons qu' à être heureux, qu' à être gais. Et je le suis... et tenez... (*un orgue, dans la cour, se met à jouer l' air des " petits paniers " .*) il n' y a plus qu' un orgue à Paris et il est pour nous...

Louise. -oh ! C' est joli ! ...

Brotonneau *se met à chanter quelques paroles du refrain, puis il prend Louise par la taille et esquisse un pas de danse. Le téléphone sonne.*

-ah ! ... (*il va au téléphone.*) ah ! C' est vous, madame la baronne ? (*à Louise.*) c' est une cliente de la banque... s' il faut acheter... mais oui... mais j' ai une très bonne impression du marché. Oui... tout va bien... tout va bien... je n' ai jamais eu une aussi bonne impression sur l' ensemble des valeurs... achetez, madame la baronne... achetez ! ... (*il raccroche et il continue en chantant :*)

*ach' tez, ach' tez, ach' tez*

*plein vos petits paniers...*

*oh ! Que ça me donne faim ! ...*

Louise. -c' est qu' il est midi et quart !

Brotonneau. -mettons-nous à table. Je vais sonner.

Louise. -oh ! Non, moi ! ...

Brotonneau-ça vous amuse ?

Louise. -dame, oui. N' est-ce pas... je n' ai jamais eu beaucoup l' occasion de sonner. C' est toujours moi qu' on sonne. Comme c' est commode, ce téléphone, toutes ces installations !

Brotonneau. -oui, c' est la banque qui a fait les frais.

Louise. -du reste, la maison est joliment bien

et habitée par des gens très chic...  
Brotonneau. -oh ! ça ! ...  
Louise. -ça se voit tout de suite : dans  
l'escalier, il y a un tapis qui monte presque  
jusqu' en haut !  
Brotonneau, à Céleste qui entre. -c' est pour  
servir !  
Céleste. -voilà, monsieur, dame !  
*elle pose deux rapiers de saucisson et de radis sur  
la table.*  
Brotonneau. -des hors-d' oeuvre, mazette !  
Louise. -ah ! Oui, j' ai pensé qu' un jour comme  
celui-ci on pouvait...  
Brotonneau. -et vous avez joliment bien fait.  
Moi aussi, j' ai pensé qu' on pouvait... alors, j' ai  
acheté une bouteille de saumur...  
Louise. -ah ! ...  
Brotonneau. -le saumur mousseux, c' est une  
sorte de champagne... je me suis souvenu que ça  
vous avait fait plaisir au buffet de la gare, le  
soir où nous sommes partis... il y a trois mois.  
Vous vous souvenez ?  
Louise, *baissant les yeux*. -oh ! Monsieur  
Brotonneau !  
Brotonneau. -oh ! Ces deux jours passés à  
Etampes ! Sans ce voyage, jamais je n' aurais osé  
vous parler comme je voulais. Je n' en revenais pas  
de ce que vous pensiez de moi. J' ai cru d' abord  
que c' était par charité, puis par amitié. Mais je ne  
pouvais pas arriver à me figurer que c' était par...  
enfin, vous savez le mot que je ne prononce pas  
encore très facilement... dites-le, vous.  
Louise. -par amour, Monsieur Brotonneau.  
Brotonneau. -oh ! Ma petite Louise, ma petite  
Louise ! ...  
Louise. -chut ! ... la bonne ! (*il va se  
rasseoir.*)

p14

Brotonneau. -ah ! J' oubliais de vous dire que  
le bilan de la banque de France est très  
satisfaisant, ce mois-ci.  
Louise. -ah ! Tant mieux ! ...  
Brotonneau, *regardant le nouveau plat que  
Céleste vient d' apporter*. -ah ! Un poulet aux  
marrons. J' adore ça.  
Louise. -les marrons, c' est presque des truffes,  
et c' est plus gai. Allons, Céleste...  
débouchez-nous le champagne.  
Céleste. -non.  
Brotonneau. -comment, non ! Pourquoi ?

Céleste. -parce que ça me fait peur...  
Brotonneau. -allons, passez-moi ça... vous allez voir ça ; le bouchon va sauter avec fracas, la mousse jaillira, c' est très amusant... vous allez voir.  
*il coupe les ficelles. Ils attendent tous, contractés. Céleste et Louise se bouchent les oreilles. Brotonneau enlève le bouchon avec peine, il ne saute pas, ne fait aucun bruit et le vin ne songe pas à mousser.*  
Brotonneau. -voilà, ça y est ! ...  
Céleste. -mais ça n' a pas fait de bruit du tout !  
Brotonneau, *déçu*. -ce n' est pas étonnant ! Vous ne pouviez pas entendre... vous vous bouchiez les oreilles. Allez ! Allez ! ... (*Céleste sort.*)  
et maintenant, Louise, tendez votre verre. (*il lui verse à boire.*) et nous allons trinquer. C' est une petite orgie.  
Louise. -ah ! C' est comme ça une orgie ? ...  
Brotonneau. -mais oui... mais oui...  
*il chante l' air de Robert le diable :*  
*le vin, le jeu, le vin, le jeu, les belles,*  
*voilà, voilà, voilà, mes seules amours.*

## ACTE II, SCENE 3

*les mêmes, Céleste, puis Thérèse*  
Céleste, *entrant, ahurie*. -monsieur, c' est madame.  
Brotonneau. -quoi ?  
Céleste. -oui, l' autre, l' ancienne madame de monsieur...  
Brotonneau. -qu' est-ce que ça veut dire ?  
Qu' est-ce qu' elle vient faire ici ? C' est incroyable !  
Louise, *prête à s' en aller*. -Monsieur  
Brotonneau...  
Brotonneau. -restez ! Restez ! ... n' ayons l' air de rien !  
*Mme Brotonneau entre et reste sur le seuil. Elle est pâle et on la devine très émue.*  
Thérèse. -je te demande pardon.  
Brotonneau. -c' est toi...  
Thérèse. -oui... c' est moi... je venais pour... tu vas bien ?  
Brotonneau. -pas mal, merci... et toi ?  
Thérèse. -moi... voilà... j' ai à te parler de choses graves... urgentes... je suis... je suis seule, tu comprends ?  
Brotonneau. -ah ! ...  
Thérèse. -alors, j' ai pensé que je pouvais me permettre...  
Brotonneau. -mais certainement...

Thérèse. -je suis très fatiguée...  
Brotonneau. -assieds-toi.  
Thérèse, *s' asseyant*. -excusez-moi,  
mademoiselle...  
Louise. -oh ! Madame.  
Brotonneau. -nous causerons tout à l' heure.  
Louise. -Monsieur Brotonneau, je crois qu' il  
vaudrait mieux que...  
*elle se prépare à s' en aller*.  
Thérèse. -non, mademoiselle, je vous en prie...  
je ne veux pas vous déranger... vous déjeuniez...  
continuez...  
Brotonneau, *appelant Céleste*. *Céleste entre*.  
-continuez à servir.  
*gêne générale, un temps très long*.  
Thérèse. -bonjour, Céleste.  
Céleste, *à Brotonneau, à mi-voix*. -est-ce que  
je peux y parler ? (*il fait signe que oui*.)  
bonjour, madame...  
*nouveau temps*.  
Brotonneau. -il fait un temps superbe !  
Thérèse. -oh ! Oui, superbe.  
Brotonneau. -et quel soleil !  
Thérèse. -tu ne fais plus baisser le store ?  
Brotonneau. -non, ce n' est pas la peine.  
Thérèse, *à Louise*. -c' est parce qu' il se  
congestionne si facilement !  
Louise, *se levant*. -oh ! Mais je vais...  
Brotonneau. -non, non, Louise, je vous en prie,  
ne bougez pas... il ne fait pas si chaud.  
Thérèse. -ah ! Il me semblait... il est vrai que  
je suis venue si vite.  
Brotonneau. -oh !  
Thérèse. -je suis encore tout essoufflée...  
Louise. -voulez-vous boire, madame ?  
Thérèse. -oui, je veux bien... un peu d' eau...  
(*Louise lui verse à boire*.) merci,  
mademoiselle... merci... mademoiselle... vous vous  
êtes mis à table de bonne heure...  
Brotonneau. -non. Il est midi et demi.  
Thérèse. -oh ! Tiens... je n' aurais pas cru...  
Brotonneau. -tu n' as pas encore déjeuné ?  
Thérèse. -non, parce que...  
Brotonneau. -alors, il vaudrait peut-être  
mieux, si tu as à me parler, que tu rentres et que tu  
reviennes dans l' après-midi...  
Thérèse. -oh ! Non ! Je ne peux pas rentrer.  
Brotonneau. -ah !  
Thérèse. -non.  
Brotonneau. -mais tu as peut-être faim ?  
Thérèse. -oui... un peu... mais ça ne fait rien.  
Brotonneau. -pourtant, si tu n' as rien pris...  
Louise, *se levant*. -je vais vous donner une  
assiette.

Brotonneau, *se levant*. -moi aussi...  
*mais Louise l' a devancé et a apporté à Thérèse une assiette, un couvert et une serviette.*  
Thérèse. -merci, mademoiselle. Je suis confuse.  
Brotonneau, *très ému*. -merci, Louise...  
*(ils s' asseyent tous les trois. Brotonneau, à Thérèse, lui tendant du poulet.)* un peu de poulet... du blanc ? ...  
*un temps. Il les sert. Céleste rentre avec une assiette de métal, sur laquelle il y a des oranges. Elle aperçoit les trois personnages assis et laisse tout tomber.*  
Céleste. -oh ! ...  
Brotonneau. -vous êtes d' une maladresse !  
Céleste. -dame ! Monsieur... y a de quoi, monsieur.  
Thérèse. -c' est une bonne fille, mais elle n' a jamais su servir à table.  
*elle se met à manger.*  
Brotonneau. -eh bien, pourtant, elle a fait des progrès depuis quelque temps... veux-tu des marrons ? ...  
Thérèse. -non, merci...  
Brotonneau. -ils sont excellents.

p15

Thérèse. -tu en manges, maintenant ?  
Brotonneau. -mais... oui...  
Thérèse. -le médecin t' avait défendu les farineux.  
Brotonneau. -oui, autrefois... mais... maintenant je me porte si bien !  
Thérèse. -n' importe, les légumes verts lui valent mieux...  
Louise. -ah !  
Brotonneau. -ça dépend... ça dépend... et puis ils sont très chers.  
Louise. -vous n' avez pas offert de vin...  
Brotonneau. -veux-tu ?  
Thérèse. -merci... comment, c' est du champagne ?  
Brotonneau. -oh ! Le champagne, au fond, c' est une sorte de saumur... mais... Céleste, du pain... donnez donc du pain à madame.  
Céleste, *abrutie*. -à laquelle, monsieur...  
Brotonneau, *agacé*. -oh ! ... passez-moi la corbeille...  
*il la prend et donne un morceau de pain à Thérèse.*  
Thérèse. -je vous remercie... mais je n' ai plus faim...  
*un temps.*  
Louise. -je vous demande pardon... il faut que

je m' en aille...

*elle se lève.*

Brotonneau. -déjà ?

Louise. -je n' y pensais plus. J' ai donné à réparer la tige de rappel de ma machine à écrire qui était faussée. Il faut que je passe la chercher avant l' heure du bureau.

Brotonneau. -ah ! ... bon... mais je tiens, Louise, vous entendez, je tiens à ce que vous repassiez ici en retournant à la banque.

Louise. -bien, Monsieur Brotonneau... madame ! ...

Thérèse. -mademoiselle...

*Louise salue et sort.*

## ACTE II, SCENE 4

*Thérèse, Brotonneau*

Thérèse. -elle est très bien élevée, mademoiselle Louise.

Brotonneau. -très bien. Je te remercie.

Thérèse. -c' est rare pour les personnes de sa condition... car elle n' a pas de famille, je crois ? ...

Brotonneau. -non... non... un peu de café ? ...

Thérèse. -non. Je suis trop nerveuse...

Brotonneau. -qu' est-ce que tu as à me dire ?

Thérèse. -voilà... c' est très important pour moi... pour toi aussi, d' ailleurs... je te supplie de m' écouter avec beaucoup de calme.

Brotonneau. -eh bien, parle.

Thérèse. -oui. Il y a quatre mois. Le jour où nous avons eu dans ton bureau, à la banque, cette explication... tu m' as dit avec une impartialité, une largeur d' esprit admirables... tu m' as dit : " choisis entre ce monsieur et moi. "

Brotonneau. -c' est exact...

Thérèse. -eh bien, après y avoir bien pensé, bien réfléchi, je viens te dire : c' est toi que je choisis.

Brotonneau. -quoi ?

Thérèse. -oui. Je te rends justice... tu as des qualités admirables, beaucoup de jugement, beaucoup de coeur... tandis que moi, oh ! Je l' avoue... je manque quelquefois de pondération... enfin, je le sens très bien, ma vie est près de toi...

Brotonneau. -qu' est-ce que tu dis ? Qu' est-ce que tu dis ? ... quand je t' ai proposé de te garder, c' était il y a quatre mois... je t' ai offert une option... il fallait la lever immédiatement. Tu ne l' as pas fait. Maintenant, c' est clos... c' est fini... nos existences sont séparées, elles le resteront. Tu n' as qu' à retourner auprès de ce monsieur.

Thérèse, *fondant en larmes*. -ah ! Mon dieu ! ...  
mon dieu ! ...

Brotonneau. -mais qu' est-ce que tu as ? Qu' est-ce  
qui te prend ?

Thérèse. -oh ! Si tu savais... si tu savais...

Brotonneau. -mais quoi... quoi ? ...

Thérèse. -M. De Berville et moi nous sommes  
fâchés.

Brotonneau. -nous l' avons été cent fois !

Thérèse. -oh ! Oui, mais être fâché avec toi, ce  
n' était rien du tout.

Brotonneau, *vexé*. -comment, ce n' était rien  
du tout ?

Thérèse. -non, tu es si bon, si bon...

Brotonneau. -oui, tu as raison, j' ai été trop  
bon.

Thérèse. -et tu vas l' être encore, j' en suis  
sûre...

Brotonneau. -ah ! Non... plus maintenant.

Thérèse. -tu ne pourrais pas t' en empêcher.

Brotonneau. -tu te trompes. Il y a une chose  
que tu ne sais pas. C' est que je ne suis plus le  
même. Oui, j' étais faible et bon jusqu' à la  
bêtise... parce que je croyais... parce que tu  
m' avais fait croire que j' étais un être  
inférieur... qu' on ne peut pas aimer et auquel on  
fait trop d' honneur en partageant sa vie. Alors,  
j' étais humble, j' acceptais tout, je ne disais  
rien. Mais, maintenant, je sais que ce n' est pas  
vrai. Je sais qu' on peut m' aimer. Car je suis  
aimé ; regarde, je suis un homme aimé. Alors,  
je peux être méchant, mauvais, injuste, cruel,  
malveillant, je puis m' offrir ça, et c' est  
joliment agréable ! Aussi, ma bonté, il ne faut plus  
y compter.

Thérèse. -j' y compte tout de même, il faut  
que j' y compte. J' ai eu de grands torts envers toi,  
c' est vrai, je les reconnais... tous, tous...  
veux-tu que je les énumère ? Mais ça te serait  
désagréable...

Brotonneau. -tu ne m' attendriras pas.

Thérèse. -écoute-moi bien... Brotonneau, c' est  
très sérieux... tu ne sais pas... tu ne peux pas  
savoir combien cette heure est grave pour moi... si  
tu me manquais... alors, alors... écoute-moi bien...  
je ne sais pas ce qui arriverait, ce que je ferais...  
je serais capable de me fiche à l' eau...

Brotonneau. -allons, tais-toi ; ne dis pas de  
bêtises. Ce qui t' arrivera, je vais te le dire. Tu  
vas aller retrouver M. De Berville et vous ferez  
la paix. Voilà.

Thérèse. -oh ! ça, jamais ! Jamais ! J' aime mieux  
tout !

Brotonneau. -pourquoi ?

Thérèse. -si tu savais ce qui s' est passé ! ...  
Brotonneau. -je ne veux pas le savoir. ça ne me regarde pas... qu' est-ce qui s' est passé ?  
Thérèse. -des choses terribles. Tu vas juger impartialement. Je ne te demande que ça de juger impartialement.

p16

Brotonneau. -il est assez étrange que ce soit moi qui... enfin...  
Thérèse. -d' abord, il faut que tu saches... depuis deux mois, c' est un enfer. Quand je pense à ce que c' était avec toi... jamais d' histoires, jamais de scènes.  
Brotonneau. -mais si.  
Thérèse. -oui, seulement, c' était moi qui les faisais... alors, n' est-ce pas ?  
Brotonneau. -c' est vrai !  
Thérèse. -lui est autoritaire, tatillon, entêté ! ... il ne vous laisse pas parler. Il m' humilie tout le temps ; il ne me présente à personne et il passe ses soirées à me dire que nous sommes dans une situation fausse et que je le fais vivre en état de péché mortel.  
Brotonneau. -chrétiennement, il a raison.  
Thérèse. -ce matin, enfin, nous avons eu une querelle épouvantable.  
Brotonneau. -pour quel motif ?  
Thérèse. -parce que je n' ai pas été à la messe. Enfin, hier, j' avais mal dormi, j' ai refusé d' aller à Saint-Roch.  
Brotonneau. -c' était ton droit...  
Thérèse. -il a boudé toute la journée et, ce matin, il m' a adressé des reproches sanglants.  
Brotonneau. -il a eu tort.  
Thérèse. -j' ai répondu. Il a répliqué. Je l' ai traité de tartufe.  
Brotonneau. -tu es allée trop loin.  
Thérèse. -alors, il est devenu de la dernière insolence, il m' a dit que j' étais une femme insupportable, odieuse, qu' il ne comprenait pas comment tu avais pu vivre si longtemps avec moi.  
Brotonneau. -ça, il a eu raison...  
Thérèse. -mais je n' ai pas supporté ça... j' ai pris ta défense. Alors, il m' a traitée de coquine, de voltairienne et de courtisane.  
Brotonneau. -ah ! ça, par exemple, c' est abominable !  
Thérèse. -et enfin, à bout de fureur, il m' a saisie par les poignets et m' a jetée dans l' antichambre. Alors, je me suis sauvée en jurant que je ne verrais plus jamais cet homme. Je me suis

trouvée dans la rue toute seule... sans courage, sans argent... désemparée, ne sachant plus où aller... que devenir, à qui demander asile... j' ai songé que je n' avais plus que toi, qui es si bon, qui comprends si bien. Tu ne peux pas empêcher que je n' aie plus que toi... tu es mon seul secours... alors, je suis venue.

Brotonneau, *ne répond pas et se promène de long en large, très ému.* -ah ! Non ! Non ! Non ! C' est inadmissible... c' est absolument inadmissible.

Alors, on pourrait... et puis... ah ! Non... non, c' est inadmissible... (*il va à la porte. Céleste entre. à Céleste.*) Céleste, allez tout de suite chez M. De Berville, la maison à côté, et dites-lui que j' ai besoin de lui parler immédiatement... immédiatement. Allez.

*Céleste sort.*

Thérèse. -comment ? Qu' est-ce que tu veux faire...

Brotonneau. -ça me regarde.

Thérèse. -je ne veux pas lui parler... je ne veux pas...

Brotonneau. -tu ne lui parleras pas.

Thérèse. -oh ! à la seule pensée de le voir...

Brotonneau. -tu ne le verras pas... moi, je le verrai.

Thérèse. -toi... pourquoi ?

Brotonneau. -parce que c' est mon devoir... laisse... tu m' as ému... ta peine, ton chagrin me font pitié ! Tu es venue... tu as bien fait... je ne t' abandonnerai pas. (*désignant la gauche.*) attends-moi là... (*Thérèse sort.*) c' est curieux, même quand on a le coeur pris ailleurs, on n' a jamais fini d' aimer tout à fait les êtres qu' on a aimés.

Céleste. -voilà ce monsieur. Je l' ai vu. Il sortait. Il était temps.

Brotonneau. -faites entrer.

## ACTE II, SCENE 5

*Brotonneau, De Berville*

Brotonneau, *à De Berville qui est entré.*

-monsieur...

De Berville. -monsieur... je vous présente mes hommages... vous avez à me parler ?

Brotonneau. -oui, monsieur.

De Berville. -c' est sans doute pour affaire de service.

Brotonneau. -non, monsieur. Il s' agit de Mme Brotonneau. Je viens de la quitter et...

De Berville. -moi aussi, monsieur...

Brotonneau. -je le sais...

De Berville, *l'interrompant*. -monsieur, au seuil de cet entretien qui pourrait s' aigrir, je tiens à vous faire une déclaration, un peu inattendue peut-être, mais fort sincère pourtant. Pendant les quelques semaines que j' ai eu l' honneur de vivre avec votre femme, j' ai pris pour vous beaucoup de sympathie et même beaucoup d' estime... je tenais à vous le dire... je vous l' ai dit.

Brotonneau. -je vous remercie, monsieur, mais là n' est pas la question. Asseyez-vous, monsieur. Il y a quatre mois, vous avez détourné Mme Brotonneau de ses devoirs. Mon indulgence vous a peut-être étonné à ce moment...

De Berville. -en effet.

Brotonneau. -mais j' ai cru que Mme Brotonneau serait heureuse avec vous et qu' elle ne serait plus heureuse avec moi. Je ne suis pas un grand philosophe, Monsieur De Berville, mais je suis sûr d' une chose, c' est que le bonheur, c' est très important et qu' on doit avant tout l' assurer à ceux dont on a pris la charge. Eh bien, vous avez celle de Mme Brotonneau, il faut que vous la rendiez heureuse.

De Berville. -qu' est-ce que vous dites ?  
Prétendez-vous ? ...

Brotonneau. -vous réconcilier avec Mme Brotonneau... c' est mon devoir.

De Berville. -il me semblait, monsieur, que vous aviez déjà atteint les limites du choquant. Vous venez de les dépasser.

Brotonneau. -il n' y a qu' une chose choquante, monsieur. C' est le chagrin que vous avez fait à cette pauvre femme. évidemment, elle a pu avoir certains torts à votre égard... elle est un peu vive.

De Berville. -je le sais...

Brotonneau. -mais, en revanche, elle a de grandes qualités. Elle est intelligente, instruite, elle a de la lecture... elle est bonne maîtresse de maison... elle est artiste... sérieuse... enfin, c' est une espèce de femme supérieure...

De Berville. -mais oui, vous avez raison... elle a été tout cela...

p17

Brotonneau. -eh bien...

De Berville. -eh bien, elle ne l' est plus... ne croyez pas que je veuille vous flatter, monsieur. Mais vous aviez sur elle une influence excellente et dont je profitais. Ah ! De votre temps, j' ai passé avec Mme Brotonneau des heures charmantes. Mais depuis que vous n' êtes plus là... la vie est devenue

impossible ! Non ! Non ! Je vous le répète, tout, tout, plutôt que de recommencer cette existence ! ...

Brotonneau. -votre décision est formelle ?

De Berville. -oh ! Irrévocable !

Brotonneau. -eh bien, monsieur, ce n' est pas admissible !

De Berville. -quoi ?

Brotonneau. -non ! Non ! ça n' est pas admissible ! ça serait trop commode ! Je vous ai parlé de vos devoirs envers Mme Brotonneau... mais je ne vous ai pas parlé des autres.

De Berville. -lesquels ?

Brotonneau. -ceux que vous avez envers moi ?

De Berville. -envers vous ?

Brotonneau. -parfaitement, car il y a une chose qu' il faut que vous sachiez, monsieur. On n' a pas le droit de briser deux fois la vie d' un homme. Vous avez brisé une première fois ma vie en me prenant ma femme. ça va bien. Mais vous la brisez une seconde fois en me la rendant. ça.. ça ne va plus. Je me révolte, à la fin !

De Berville. -monsieur, je le regrette, mais je ne puis revenir sur ma décision et je pense qu' il ne nous reste plus rien à nous dire.

Brotonneau. -si, monsieur, il me reste à vous dire ceci : vous avez beau être un ancien homme du monde, vous vous conduisez comme un pas grand' chose...

De Berville. -monsieur, je ne souffrirai pas un mot de plus...

Brotonneau. -en ce cas, monsieur, vous n' avez qu' à sortir.

De Berville. -je ne reçois d' ordre de personne.

Brotonneau. -je vous en donne un. F... -moi le camp.

De Berville. -monsieur, je vous tiens pour un homme sans aucune éducation. Je vous présente mes hommages.

*il sort.*

Brotonneau, *seul.* -polisson ! Polisson ! Pauvre femme !

*il va ouvrir la porte par laquelle est sortie Mme Brotonneau.*

## ACTE II, SCENE 6

*Brotonneau, Thérèse*

Brotonneau. -viens, Thérèse.

Thérèse. -eh bien ?

Brotonneau. -tu avais raison. Cet homme est un drôle. Tu ne peux pas retourner chez lui.

Thérèse. -qu' est-ce qui s' est passé ? Qu' est-ce que tu lui as dit ?

Brotonneau. -peu importe. Je sais qu' il est indigne de toi. ça suffit.

Thérèse. -ah ! Tu vois bien... tu vois bien... qu' est-ce que je vais devenir ?

Brotonneau. -oui, qu' est-ce que tu vas devenir ?  
*elle fond en larmes.*

Brotonneau. -oh ! Mais ne pleure pas, je t' en prie, ne pleure pas...

Thérèse. -qu' est-ce que tu veux que je fasse d' autre ?

Brotonneau. -c' est vrai, mais enfin...

Thérèse. -je suis perdue... perdue...

Brotonneau. -mais non... non... nous allons voir. Je ne t' abandonnerai pas, si c' est absolument nécessaire.

Thérèse. -ah ! Tu veux bien que je revienne ici.

Brotonneau. -oh ! Non, non, ça, non ! C' est impossible... j' ai refait ma vie, moi ! ...

Thérèse. -oui, tout de suite... tout de suite sans attendre, sans même savoir si je n' aurais pas de remords.

Brotonneau. -la vie se refait toute seule !

Thérèse, *sanglotant*. -oh ! Mon dieu ! Mon dieu ! ...

Brotonneau. -mais ne pleure pas comme ça. Tu me fais pitié, tout n' est pas désespéré. On peut peut-être te trouver un intérêt, un but dans l' existence. Nous verrons... nous causerons.

Thérèse. -mais, où aller tout de suite... maintenant, où aller ?

Brotonneau. -eh bien, mon dieu, on va te chercher un logement dans un hôtel convenable.

Thérèse. -oh ! Non, pas d' hôtel convenable !

Brotonneau. -mais, tu y serais très bien.

Thérèse. -ah ! Alors que ce soit tout près de toi, tout près.

Brotonneau. -mais oui, dans le quartier...

Thérèse. -dans le quartier, c' est trop loin...

Brotonneau. -enfin, comment veux-tu ?

Thérèse. -écoute... si tu voulais... j' ai vu tout à l' heure, par hasard, un écriteau... à la porte. Le petit logement du sixième est libre... c' est deux toutes petites chambres... je pourrais...

Brotonneau. -mais...

Thérèse. -tu comprends, ça serait si commode. Je me sentirais un peu moins isolée...

Brotonneau. -évidemment... seulement...

Thérèse. -je ne serais pas sans secours, si j' étais malade tu pourrais monter.

Brotonneau. -sans doute.

Thérèse. -si j' avais un conseil à te demander, quelque chose à te dire... je pourrais descendre...

Brotonneau. -ici ? ...

Thérèse. -mais oui...

Brotonneau. -ça... Thérèse...  
Thérèse. -mais, voyons, réfléchis... tout à l'heure, on ne m'a pas mal reçu...  
Brotonneau. -non...  
Thérèse. -ce déjeuner, en somme, s'est très bien passé...  
Brotonneau. -pas mal.  
Thérèse. -une autre fois... ça pourrait même être plus gai...  
Brotonneau. -voyons...  
Thérèse. -c'est deux toutes petites chambres... tu ne peux pas refuser... songe, c'est peut-être le salut pour moi... sans ça, tu sais...  
*elle est sur le point de sangloter de nouveau.*  
Brotonneau. -ah ! Ne recommence pas. écoute-moi... tout ça est extrêmement délicat... compliqué... d'autre part, tu m'as donné des raisons...  
Thérèse. -oh ! Tu veux bien.  
Brotonneau. -pas encore... je suis très ému

p18

par tout ce qui vient de se passer... je tiens avant tout à me conduire avec beaucoup de franchise et en n'écoulant que ma conscience.

Thérèse. -oh ! Tu es admirable !

Brotonneau. -tu exagères. Mais il ne faut pas qu'il y ait de malentendu. Je suis attaché à Mlle Louise de tout mon cœur, et rien ne me séparera d'elle. D'autre part, je ne serai jamais pour toi qu'un conseiller, un ami, une espèce de parent. Voilà ! Maintenant que tu connais la situation, je veux que tu me declares que tu l'acceptes !

Thérèse. -mais oui... mais oui... tout ce que tu voudras...

Brotonneau. -c'est bien vrai...

Thérèse. -oh ! Oui... merci... merci...

Brotonneau. -eh bien, reprends courage. Et sèche tes yeux. Tu sais bien que je ne peux pas supporter les larmes... allons, allons... souris-moi.

Thérèse. -oui... oui... tu es bon... tu es bon...

*elle lui embrasse les mains. Louise, qui vient d'entrer, voit ce tableau et éclate en sanglots à son tour.*

ACTE II, SCENE 7

*Thérèse, Louise, Brotonneau*

Brotonneau. -mais voyons, Louise... vous vous

êtes méprise... qu' est-ce que vous croyez ?

Louise. -oh ! J' ai du chagrin... j' ai du chagrin...

Brotonneau. -mais ne pleurez pas... ne pleurez pas...

Louise. -oh ! Mon dieu ! ... mon dieu ! ...

Brotonneau. -voyons, qu' est-ce que vous avez ?

Louise. -oh ! Je comprends tout.

Brotonneau. -mais, vous vous êtes trompée, ma petite Louise. écoutez-moi.

Thérèse. -je m' en vais.

Brotonneau. -non, non, je tiens absolument à ce que tu restes. Je veux agir loyalement vis-à-vis de tout le monde. Tout ce que je vais dire, je peux le dire devant toi. Tout ce que je t' ai dit, je peux le répéter devant elle. Louise, écoutez-moi.

Louise. -oui...

Brotonneau. -Louise.. je vous aime. J' éprouve une satisfaction faite de sincérité et d' honnêteté à vous le dire devant ma femme. Nous continuerons à vivre comme par le passé.

Louise. -moi, je n' ai que vous, Monsieur

Brotonneau.

Brotonneau. -mais oui, elle n' a que moi.

Thérèse. -mais, moi aussi, je n' ai que toi.

Brotonneau. -mais oui, elle aussi n' a que moi...

Louise. -nous avons vécu trois mois ensemble.

Brotonneau. -mais oui, nous avons vécu trois mois ensemble.

Thérèse. -mais nous, nous avons vécu vingt ans ensemble.

Brotonneau. -c' est juste, nous, nous avons vingt ans d' une existence commune. Puis-je oublier cela ? Puis-je la repousser quand elle est seule, perdue... et qu' elle vient me demander un appui. Non, je ne le peux pas. Et je suis sûr, Louise, que vous me comprenez, et que vous m' approuvez parce que vous avez bon coeur.

Louise. -vous avez bien fait, Monsieur

Brotonneau.

Brotonneau, à Thérèse. -tu vois...

Thérèse. -merci, mademoiselle...

Brotonneau, à Louise. -vous voyez et dites-moi que vous n' avez plus de peine...

Louise. -non... non...

Brotonneau, à Thérèse. -toi non plus...

Thérèse. -non... non...

Brotonneau. -alors... (à Louise.) souriez.

(à Thérèse.) souris, souriez toutes les deux...

*elles sourient toutes les deux.*

Brotonneau, *les regardant avec émotion.* -c' est bien... c' est très bien... mais je suis énervé... je suis trop énervé... je n' en peux plus... mon dieu, mon dieu ! ...

*il fond en larmes en tombant sur une chaise au milieu de la scène, Louise et Thérèse lui tapent chacune dans une main.*

Thérèse. -Brotonneau, voyons, Brotonneau.

Louise. -voyons... Monsieur Brotonneau, Monsieur Brotonneau...

*rideau*

ACTE III, SCENE 1

p19

*même décor qu' au deuxième acte.*

*M. Brotonneau est confortablement assis dans un fauteuil et lit son journal. Thérèse et Louise travaillent chacune de son côté à des petits napperons. Thérèse a son chapeau sur la tête. M. Brotonneau les regarde alternativement avec un attendrissement égal.*

*Brotonneau, Thérèse, Louise, Céleste*

Brotonneau. -comme c' est agréable de rester chez soi le dimanche. N' est-ce pas, Thérèse ?

Thérèse. -oui, mon ami.

Brotonneau. -n' est-ce pas, Louise ?

Louise. -oui, Monsieur Brotonneau.

Brotonneau. -oh ! C' est ennuyeux que vous soyez obligée d' aller au bureau. Il est vrai qu' il y a tant de travail en ce moment.

Louise. -oh ! Je n' en aurai pas pour plus d' une heure.

Thérèse. -vous avez bien le temps.

Louise. -oh ! Oui !

Brotonneau. -... oh ! Mais ça avance, vos napperons.

Thérèse. -oui, mais songe qu' il faut que nous en fassions trois chacun pour avoir notre petit service à thé complet.

Louise. -oh ! En un mois, nous y arriverons, n' est-ce pas, madame ?

Thérèse. -certainement, Mademoiselle Louise...

Brotonneau, *épanoui*. -je suis très content.

Thérèse. -qu' est-ce que tu dis ?

Brotonneau. -rien.

Thérèse. -le déjeuner était parfait.

Louise. -vous avez trouvé, madame ?

Thérèse. -oui, Céleste est en grands progrès.

Elle n' est pas trop dépensière ?

Louise. -oh ! Je ne crois pas.

Thérèse. -tout a tellement augmenté. Et puis vous avez une charge nouvelle, puisque depuis six semaines que je suis installée là-haut, vous voulez

bien me recevoir à déjeuner tous les jeudis et tous les dimanches.

Brotonneau. -oh ! C' est de bon coeur, je t' assure. N' est-ce pas, Louise ?

Louise. -oui, Monsieur Brotonneau, de bon coeur.

Thérèse. -vous êtes vraiment gentille, Mademoiselle Louise.

Louise. -oh ! Madame... c' est que vous êtes très bienveillante pour moi.

Thérèse. -mais c' est tout naturel.

Brotonneau. -je suis très content.

Céleste, *entrant. Elle porte un petit col en lingerie.* -voilà le modèle du col que madame m' a dit de couper pour madame, parce qu' elle voulait en avoir un comme madame.

Thérèse. -merci, Céleste. Et mes compliments pour votre déjeuner.

Brotonneau. -nous en parlions.

Céleste. -merci bien. Je fais de mon mieux pour satisfaire monsieur et mesdames.

*elle sort. Petite gêne.*

Thérèse. -est-ce que tu sors ?

Brotonneau. -ma foi non.

Thérèse. -alors tu devrais mettre ta robe de chambre. Tu y étais si bien.

Brotonneau. -oh ! Je ne la mets plus... je ne veux plus la mettre.

Thérèse. -comme tu voudras.

Céleste, *du seuil de la porte.* -monsieur, c' est Honoré, le garçon de bureau de la banque, qui a à parler à monsieur.

Brotonneau. -eh bien, qu' il entre. *(se ravisant en jetant un regard sur les deux femmes.)* non, j' y vais.

*il sort.*

## ACTE III, SCENE 2

*Thérèse, Louise*

Thérèse. -Léon a vraiment très bonne mine en ce moment.

Louise. -oui, je trouve aussi que M. Brotonneau a très bonne mine.

Thérèse. -la petite grippe qu' il a eue la semaine dernière s' est passée très vite.

Louise. -grâce aux ordonnances que vous aviez, madame.

Thérèse. -oui, je les garde toujours... pourvu qu' il ne se fatigue pas trop au bureau.

Louise. -oh ! Il veut toujours que tout lui passe par les mains.

Thérèse. -c' est un homme si intelligent !

Louise. -et puis un si beau caractère !

Thérèse. -oh ! ça, dans toute sa carrière, il n' y a pas une défaillance.

Louise. -jamais une faiblesse.

Thérèse. -ce qu' il y a d' admirable... c' est l' unité de sa vie.

Céleste, *entrant avec le chapeau de Louise à la main.* -faut-il ranger le chapeau ou est-ce que madame va le mettre ?

Louise. -oui... merci... je vais partir.

Thérèse *plie son ouvrage et se lève.* -moi aussi... je vais prendre le thé chez les Mérissel.

Je passerai vous dire bonjour en remontant.

*Céleste range les tasses à café sur un plateau.*

Louise. -vous n' attendez pas M. Brotonneau, madame ?

Thérèse. -je lui dirai adieu en traversant l' antichambre... à bientôt, Mademoiselle Louise.

Louise. -à bientôt, madame.

*Thérèse sort.*

### ACTE III, SCENE 3

*Louise, Céleste, puis Brotonneau*

*Louise prend son chapeau et s' apprête à le mettre.*

Céleste. -voulez-vous que je vous aide, madame ?

p20

Louise. -non, ne vous dérangez pas pour moi, Céleste, ce n' est pas la peine.

Céleste. -pourquoi donc ? C' est un plaisir de servir madame qui est si bonne et puis si comme il faut.

Louise. -voyons, Céleste !

Céleste. -ah ! Si... et puis c' est l' influence.

Louise. -quoi ?

Céleste. -l' influence que madame a sur tout le monde.

Louise. -qu' est-ce que vous dites là ?

Céleste. -d' abord, sur monsieur, qui est réjoui et content comme s' il n' avait pas de femme du tout, et pourtant on ne peut pas dire ça, et puis sur l' ancienne madame, que c' est à ne pas la reconnaître.

Elle est bien aimable maintenant, tandis qu' autrefois elle était méchante comme une harpiste.

Louise. -Céleste !

*Brotonneau entre. Céleste sort.*

Brotonneau. -je le retiens, cet Honoré !

Louise. -qu' est-ce qu' il y a ?

Brotonneau. -il était en train de m' annoncer  
que M. William Herrer allait venir tout à l' heure  
pour causer avec moi, quand ma femme sort. Elle  
lui dit : " bonjour, Honoré " et il lui répond :  
" tiens, vous êtes là, madame, quoi qu' il en soit. "  
Louise. -vous savez bien que c' est son expression.  
Brotonneau. -c' est possible, mais il y a des  
moments où cette expression est embêtante.  
Louise. -il ne sait pas, cet homme. Allons, il  
faut que je parte.  
Brotonneau. -vous reviendrez ?  
Louise. -oui... vous me demandez ça chaque fois  
que je sors.  
Brotonneau. -parce que vous êtes mon bonheur et  
que je peux le perdre.  
Louise. -vous voyez bien... vous vous méfiez  
aussi...  
Brotonneau. -non... non... je ne me méfie pas,  
j' ai confiance, je suis heureux et je n' ai peur de  
rien, parce que je vous aime...  
Louise. -moi, c' est parce que je vous aime que  
j' ai peur de tout.  
Céleste, *entrant*. -c' est M. Lardier qui vient  
pour voir monsieur.  
Louise. -je vous laisse... je me sauve par là...  
Brotonneau. -revenez vite...  
*elle sort.*

#### ACTE III, SCENE 4

*Lardier, Brotonneau*

Brotonneau. -bonjour, mon bon Lardier, je  
suis enchanté de vous voir.  
Lardier, *un peu gêné*. -moi aussi, Monsieur  
Brotonneau, ça, moi aussi.  
Brotonneau. -toujours bien portant ?  
Lardier. -mon dieu, je ne me plains pas.  
*un petit temps.*  
Brotonneau. -rien de nouveau ?  
Lardier. -pas grand' chose...  
Brotonneau. -et votre femme va bien ?  
Lardier. -pas mal. Oh ! J' ai bien eu encore  
quelques petits ennuis à propos d' elle ces temps  
derniers, à propos d' elle et...  
Brotonneau. -et d' un ami ?  
Lardier. -même pas... une simple relation...  
Brotonneau. -mon pauvre Lardier...  
Lardier. -oh ! Vous savez, à présent ça ne  
m' impressionne plus beaucoup. Pensez donc, c' est la  
quatrième fois ! Tous les reproches que je pouvais  
faire à Julie, je les lui ai faits. Alors, je n' en  
trouve plus à lui faire. ça serait des redites.  
Brotonneau. -n' importe, c' est effrayant !

Lardier. -c' est effrayant... évidemment. Pourtant il me semble que sa culpabilité diminue plutôt chaque fois ?

Brotonneau. -ah ?

Lardier. -oui, n' est-ce pas, tout de même elle me trompe moins parce que je m' y attends toujours un peu.

Brotonneau. -c' est un point de vue.

Lardier. -par exemple, il y a une chose qui est toujours bien ennuyeuse, c' est que, chaque fois que je la surprends, ça la met de mauvaise humeur. Elle me garde rancune... elle devient grinçue, pimbêche. Elle n' arrête pas de bougonner, comme si c' était de ma faute. Ah ! C' est des mauvais moments pour moi... est-ce que c' est juste, ça ?

Brotonneau. -non, Lardier, ça n' est pas juste.

Vous n' êtes pas récompensé ! ...

Lardier. -ça non... ma vie devient un peu triste, vous savez... je ne peux plus garder un ami.

Brotonneau. -écoutez, mon cher Lardier, je crois que je peux vous être utile... oui... voici ; j' ai une certaine autorité sur les femmes. Maintenant, je les connais très bien. Eh bien, si vous voulez, -puisque je vous ai invités à venir tous les deux prendre le thé avec nous dimanche prochain, -je ne demande pas mieux que de prendre à part Mme Lardier et de lui parler très sérieusement.

Lardier. -vous êtes bien bon, Monsieur

Brotonneau... mais voilà... c' est justement pour ça que je venais vous parler... nous ne viendrons pas ici dimanche prochain.

Brotonneau. -pourquoi donc ?

Lardier. -eh bien, je voudrais tâcher de vous dire ça adroitement, sans que ça ait rien de personnel, Mme Lardier ne veut plus venir chez vous...

Brotonneau. -qu' est-ce que vous dites ?

Lardier. -oui... les femmes, vous savez. Enfin elle prétend que... -moi, n' est-ce pas, je vous demande pardon-qu' à cause de la présence dans votre maison de...

Brotonneau, *vivement*. -de Mlle Louise.

Lardier. -non, plutôt de Mme Brotonneau... ou plutôt... des deux... enfin... voilà. Mme Lardier dit que c' est pas la place d' une honnête femme.

Brotonneau. -hein ? Et c' est elle qui... ah ! C' est raide !

Lardier. -oui... bien sûr, mais Mme Lardier, il faut lui laisser ça, -elle se croit une honnête femme. Et moi, dame, j' aime mieux lui laisser cette idée-là parce que ça la tient un peu... si elle ne l' avait pas, elle finirait par faire des bêtises...

Brotonneau, *furieux, mais se contenant*. -mon cher Lardier, je vous ai écouté avec stupeur... il y

aurait de quoi me mettre en colère, mais je tiens à me contenir et à ne pas décerner devant vous à Mme Lardier les épithètes qu' elle mérite...  
Lardier. -oh ! Si c' est pour moi, Monsieur Brotonneau, faut pas vous gêner. Allez... allez... c' est pas moi qui vais la défendre tout de même, je suis un homme raisonnable !

p21

Brotonneau. -je préfère m' abstenir et ne tenir compte que de mon amitié pour vous.

### ACTE III, SCENE 5

*William Herrer, Brotonneau, Lardier, Céleste*

Céleste, *entrant*. Monsieur William Herrer. C' est lui qui est là.

Brotonneau, *allant vers la porte*. -faites entrer.

Lardier. -le patron.

Brotonneau. -oui... (*William entre*.) Monsieur William... je suis très honoré.

William. -bonjour, mon cher ami. Tiens, Lardier...

Lardier. -je prenais justement congé, Monsieur Herrer...

Brotonneau. -au revoir, Lardier... (*Lardier sort*.) oh ! Monsieur Herrer, je suis désolé que vous vous soyez dérangé... vous auriez dû me dire de passer chez vous.

William. -non, non... je désirais vous parler un peu tranquillement. Au bureau on est sans cesse dérangé.

Brotonneau. -je suis à vos ordres. De quoi s' agit-il ?

William, *tirant un petit carnet de sa poche*.

-d' abord, j' ai une grosse nouvelle, l' emprunt va être voté par la chambre.

Brotonneau. -renseignements sérieux ?

William. -de premier ordre. Mon frère Jacques l' a appris hier par la commère de la revue des folies-bergère. Alors occupez-vous dès demain matin de notre participation.

Brotonneau. -c' est entendu.

William. -ah ! Une chose de service... vous avez au contentieux un employé qui devient impossible...

Brotonneau. -le petit Fridel ?

William. -justement... aucun sérieux, des négligences constantes... cinq absences dans un mois. Il n' y a qu' à le remercier.

Brotonneau. -vous avez raison, Monsieur William... dans notre métier, aucun écart ne peut être toléré.

William. -nous sommes d' accord.

Brotonneau. -comme toujours.

William. -je suis très heureux de ce mot, mon cher vieil ami.

Brotonneau. -pourquoi donc, Monsieur William ?

William. -parce qu' il me permet d' aborder... plus amicalement encore une question sinon grave, du moins sérieuse... puisqu' elle vous concerne.

Brotonneau. -moi ?

William. -oui... avant d' aller plus loin, je veux vous redire quelle grande affection nous avons pour vous. Quand nous débutions, c' est vous que notre père nous donnait en exemple. C' est vous qu' il a chargé de nous conduire et de nous guider, sa confiance en vous était dans l' héritage et nous n' en avons rien laissé perdre.

Brotonneau. -je vous remercie, Monsieur William. Je suis très ému.

William. -cette confiance, vous la méritez... parce que vous êtes un de ces hommes de jour en jour plus rares qui, dans un pays, représentent l' ordre, la méthode et le devoir. Vous êtes de ceux dont l' écriture dit : " regardez celui-ci, il est l' une des colonnes du temple. "

Brotonneau. -... je suis très sensible.

William. -eh bien, mon ami, j' ai peur que cette colonne s' écroule.

Brotonneau. -mais... pour quelle raison ?

William. -mon dieu, mon brave Brotonneau, à cause de la façon singulière dont, depuis quelque temps, vous avez organisé votre existence.

Brotonneau. -je comprends, Monsieur William, je comprends. Je vous dois des explications. Si je ne vous les ai pas données de moi-même, c' est que la façon dont j' ai agi me paraissait si simple, si naturelle, que cela me semblait inutile.

William. -mais je ne doute pas que vous n' ayez obéi aux raisons les plus nobles... mais, pour le public, pour la galerie, le résultat est celui-ci : vous vivez avec deux femmes... vous vivez maritalement avec deux femmes.

Brotonneau. -quelle infamie ! On dit ça ?

William. -on ne dit que ça. C' est le potin de la bourse et du quartier. Vous avez même un surnom.

Brotonneau. -moi ? ... un surnom dans ma situation ?

William. -oui, mon ami... on vous appelle... le mormon du marché saint-Jhonoré.

Brotonneau. -le mormon... mais c' est absurde... d' autant plus... qu' est-ce que c' est au juste qu' un mormon ?

William. -c' est un adepte d' une secte fondée

aux états-Unis, que les lois et la police  
poursuivent et... qui autorise chaque homme à  
prendre plusieurs épouses.

Brotonneau. -mais, Monsieur William, c' est  
monstrueux. D' abord, je n' ai jamais été aux  
états-Unis. Et puis, je n' ai pas deux épouses.  
Madame Brotonneau est reçue ici souvent, mais  
comme une amie. Et puis, en admettant que ma  
conduite puisse étonner quelques personnes  
malveillantes, je soutiens que j' ai bien agi. Si  
je ne m' étais pas conduit comme je l' ai fait, des  
catastrophes irréparables seraient arrivées. à  
l' heure qu' il est, l' un de ces femmes serait  
peut-être dans la Seine et l' autre dieu sait  
où ! ... et, au lieu de cela, Monsieur William,  
en n' écoutant que ma conscience et que mon coeur,  
j' ai créé du bonheur et j' ai rendu de la confiance  
et de l' espoir à trois êtres humains. Voilà ce que  
j' ai fait... et j' en suis très fier.

William. -mais le résultat, mon cher Brotonneau,  
j' en reviens au résultat... il est effrayant. En  
vivant publiquement avec deux femmes sous le  
même toit, vous l' homme d' ordre, vous le défenseur  
des principes, vous rompez en visière à toutes les  
lois morales.

Brotonneau. -moi ?

William. -mais oui, vous, parfaitement. Vous  
devenez une espèce de péril social.

Brotonneau. -moi, un péril social ! Moi, je  
nuis à la société parce que j' ai essayé de diminuer  
autour de moi la somme de peine et de souffrance ?

William. -mais la société ne vous demande pas  
ça. La société ne s' occupe pas de ça.

Brotonneau. -c' est peut-être pour ça qu' il y  
a tant de malheureux.

William. -il faut peut-être qu' il y en ait.

Brotonneau. -eh bien, en tout cas, je ne veux

p22

pas que ce soit par ma faute. Je vous le déclare  
avec orgueil, Monsieur William, je ne regrette  
rien de ce que j' ai fait, car je suis sûr d' avoir  
satisfait aux volontés de la plus haute morale.

William. -mais, la plus haute morale n' a aucun  
rapport avec la morale, la morale bourgeoise. C' est  
même quelquefois tout le contraire.

Brotonneau. -alors, c' est épouvantable, c' est  
épouvantable ! ...

William. -ne dramatisons pas, mon cher Brotonneau,  
et convenons qu' un tel exemple venant de vous...

Brotonneau. -mais enfin, Monsieur William,

tous les hommes, tous nos clients ont une femme et une maîtresse... il suffit d' avoir été huit jours au service des chèques pour ne pas pouvoir en douter.

William. -là n' est pas la question. Oui, à Paris, presque tout le monde à deux femmes, c' est presque un minimum. Mais on ne les montre pas en même temps. Généralement on montre sa femme et on cache sa maîtresse, ou bien, ça commence à se faire beaucoup, on montre sa maîtresse et on cache sa femme. Mais ce que vous faites, personne ne l' a jamais fait, n' a jamais osé le faire. Les gens les plus affranchis de scrupules, les débauchés les plus cyniques ne se sont pas permis ça.

Brotonneau. -eh bien, moi, je trouve mon attitude plus propre et plus digne. Je n' ai peur de rien, parce que je n' ai à rougir de rien. Voilà.

William. -j' en suis sûr, mon cher ami. D' une certaine façon vous êtes grandiose. Vous avez fait quelque chose de patriarcal, de biblique, vous ne chassez pas Agar lorsque revient Srah. C' est admirable. Mais, sapristi, vous êtes caissier chez moi, vous ne l' êtes pas chez Abraham ou chez Jacob.

Brotonneau. -je n' ai jamais aimé ces maisons-là.

William. -enfin, mon cher Brotonneau, j' ai trop d' affection pour vous pour vouloir vous contrister. Je n' insiste pas. Vous réfléchirez, non pas à vos torts, car je ne vous incrimine en rien, mais au scandale qui est évident et dont un peu pourrait rejallir autour de vous, sur notre maison qui est la vôtre.

Brotonneau. -qu' est-ce que vous me dites là ? Vous me bouleversez, Monsieur William.

William. -oui. Je sais quelle affection vous avez pour cette petite... d' autre part, un homme comme vous ne doit pas... ne peut pas divorcer... pesez bien tout cela. Nous n' en reparlerons que si vous m' en manifestez le désir.

Brotonneau. -je vous remercie. Je suis très troublé... je vous remercie.

William. -à bientôt, mon cher ami... oh ! J' oubliais... (*il lui tend une lettre.*) c' est une lettre de la maison Sirven, de Nantes, que j' ai reçue personnellement ce matin. Ils renvoient les comptes de report où ils ont retrouvé une erreur de sept cents francs dans le compte des intérêts.

Brotonneau. -oh ! Ce n' est pas possible, Monsieur William... le compte Sirven, je l' ai revu moi-même.

William. -cependant, il m' a semblé..

Brotonneau. -Monsieur William... voyons... en vingt ans... je n' ai jamais laissé une erreur dans un compte... ni dans une balance... c' est mon orgueil... j' y tiens.

William. -enfin... ils se sont peut-être trompés, et moi aussi... vous verrez cela. Au revoir, Brotonneau...

Brotonneau. -au revoir, Monsieur William.

William. -et si je vous ai fait un peu de peine, je vous demande pardon. Au revoir, mon vieil ami.  
*il sort.*

Brotonneau. -non... non... mais non, c' est impossible... une erreur ? ... moi ? ... non... non... non... non... voyons, non... (*il ne consent point tout d' abord à vérifier le compte, et ne veut pas s' approcher du petit bureau où il l' a déposé. fièvreusement il marche de long en large. Mais bientôt c' est plus fort que lui, il s' approche, s' assied. Saisit le papier, refait rapidement le calcul, sa physionomie trahit une angoisse grandissante.*) si, mais si... mais si... mais oui... c' est vrai... je me suis trompé ! ... moi ! ... moi ! ... mais c' est effrayant, c' est effrayant !

### ACTE III, SCENE 6

*Brotonneau, Fridel, Céleste*

Céleste, *tendant une carte.* -Monsieur Fridel demande monsieur.

Brotonneau. -Fridel... tiens... justement... qu' il entre.

Fridel. -Monsieur Brotonneau...

Brotonneau. -bonjour, monsieur... voulez-vous vous asseoir.

Fridel. -Monsieur Brotonneau, voilà... je veux vous demander un petit service... oh ! ... pour une chose insignifiante.

Brotonneau. -je comptais justement vous faire appeler demain matin pour vous parler, mais, moi, c' était pour une chose sérieuse...

Fridel. -c' est peut-être la même... enfin, voilà...

Monsieur Brotonneau... j' ai eu ce mois-ci, au bureau... comment dirais-je... des petits embêtements... deux ou trois fois, je ne suis pas venu.

Brotonneau. -cinq fois...

Fridel. -oh ! Vous savez ! C' est épatant comme on sait toujours ces choses-là !

Brotonneau. -vous avez eu cinq fois la migraine.

Fridel. -mais non, Monsieur Brotonneau, bien sûr que je n' ai pas eu cinq fois la migraine.

Seulement... enfin, je peux vous confier ça à vous, j' ai une petite amie très gentille, mais vraiment...

là, vous savez... très gentille... vous la verriez, vous auriez envie de l' embrasser.

Brotonneau. -monsieur !

Fridel. -oh ! Si, j' en suis sûr. Je l' aime

beaucoup. Je n' ai qu' une idée, c' est de lui être agréable. Mais comment ? ... je n' ai guère d' argent, je n' ai pas de billets de théâtre... c' est vous dire que je ne connais personne... donc, le seul moyen que j' aie de lui faire plaisir, c' est de ne pas aller au bureau... voilà ! ...

Brotonneau. -et vous avez cru qu' en me racontant cette petite histoire...

Fridel. -oh ! Bien sûr, autrefois je n' aurais pas osé vous dire ça, Monsieur Brotonneau... mais maintenant, n' est-ce pas, ce n' est pas la même chose. Vous connaissez la vie, vous êtes forcément un peu plus à la coule.

Brotonneau. -quoi ?

Fridel. -vous savez mieux que personne qu' on peut avoir une petite maîtresse sans être pour ça

p23

un mauvais bougre, et je suis sûr que demain vous plaidez ma cause auprès des patrons, et que tout s' arrangera très bien.

Brotonneau. -non, monsieur, non. Vous n' avez aucune excuse. Vous êtes un employé malhonnête, vous êtes un employé infidèle. Ne comptez pas sur moi pour vous défendre.

Fridel. -vous le prenez tout de même sur un drôle de ton, Monsieur Brotonneau.

Brotonneau. -je vous parle comme c' est mon devoir de le faire.

Fridel. -votre devoir, c' est possible, mais est-ce que vous en avez le droit ?

Brotonneau. -qu' est-ce que vous dites ?

Fridel. -je dis que, pour être aussi sévère, il faudrait commencer par ne pas vivre comme vous faites. Voilà ce que je dis, et je ne suis pas le seul.

Brotonneau, *d' une voix étranglée par la fureur.*

-sortez ! ... sortez ! ... allez-vous-en ! ...

allez-vous-en ! ... allez-vous-en ! ... (*suffoquant,*

*il fait quelques pas, s' arrête, on le sent en*

*proie à une grande souffrance morale.) il a*

*raison ! Ils ont tous raison ! ... (il va à la*

*cheminée, regarde longuement la photographie de*

*Louise, puis s' en écarte brusquement. On sent*

*qu' il fait tout son effort pour dominer son*

*émotion. Le téléphone sonne. Brotonneau y va*

*et prend le récepteur.) " ah ! C' est vous, madame*

*la baronne... bonjour, madame la baronne... mon*

*impression sur le marché ? ... pas bonne... oh ! Non,*

*mauvaise... j' ai des raisons d' être mal*

*impressionné ! ... oh ! Des raisons graves... que je*

ne peux vous dire... oh ! ... oui... à votre place...  
je vendrais... oui, madame la baronne... vendez...  
vendez... ce sera plus sûr... au revoir, madame la  
baronne. "

*il raccroche le récepteur. Louise entre.*

### ACTE III, SCENE 7

*Brotonneau, Louise*

Louise, *un peu essoufflée*. -me voilà... je  
suis revenue presque en courant... bonjour, Monsieur  
Brotonneau.

Brotonneau. -bonjour, ma petite.

Louise. -je n' ai pas perdu une seconde, vous  
savez, j' ai battu mon record à la machine.

Brotonneau. -merci... c' est très gentil...

Louise ! -et, au moins, le temps vous a-t-il duré  
un peu en mon absence ?

Brotonneau. -oh ! Oui ! ...

Louise. -vous auriez dû aller faire un petit  
tour...

Brotonneau. -oui... mais je n' ai pas pu... il  
est venu des gens... des gens...

Louise. -voilà ce que c' est que d' avoir un jour...

Brotonneau, *d' une voix changée et très grave*.

-Louise !

Louise. -Monsieur Brotonneau ?

Brotonneau. -Louise ? ... il faut que je vous  
parle, Louise...

Louise. -ce n' est pas la peine, Monsieur

Brotonneau ! Ce n' est pas la peine !

Brotonneau. -quoi ?

Louise. -je devine...

Brotonneau. -ah !

Louise. -oui ! J' ai toujours pensé qu' un jour  
vous me diriez : " Louise, il faut que je vous parle "  
et que vous ne pourriez pas m' en dire davantage.  
Je savais que ça arriverait. Voyez-vous, quand on  
a été longtemps très malheureuse et qu' on est d' un  
coup très heureuse, eh bien, on se méfie. Je  
comprends tout, Monsieur Brotonneau... alors...  
c' est fini, n' est-ce pas ? ... il faut nous  
séparer... alors... je vais m' en aller.

Brotonneau. -Louise... Louise...

Louise. -oh ! Je ne vous en veux pas... je sais  
bien que ce n' est pas de votre faute.

Brotonneau. -... j' étais si fier de penser qu' avec  
un peu de bonté on pouvait faire un peu de bonheur !

Louise. -non... Monsieur Brotonneau... non...  
on ne peut pas... les gens ne veulent pas qu' on soit  
heureux.

Brotonneau. -non, ils ne veulent pas... comme  
j' ai de la peine.

Louise. -il ne faut pas... il ne faut pas...  
enfin, pas trop... je savais que ça ne durerait  
pas, que ça ne pouvait pas durer. Je vous le disais  
souvent, Monsieur Brotonneau, vous vous  
rappelez... ça vous flattait, mais vous ne vouliez  
pas le croire... moi, je savais, n' est-ce pas...  
alors, je n' ai pas autant de chagrin que vous.

Brotonneau. -ce n' est pas vrai ! ...

Louise, *retenant à peine ses larmes*. -bien  
sûr ! ...

Brotonneau. -Louise... je suis très coupable  
envers vous...

Louise. -non...

Brotonneau. -si, je n' aurais pas dû vous  
aimer... ou, au moins, j' aurais dû avoir la force de  
ne pas vous le dire. Un homme comme moi ne peut  
pas s' échapper de la vie monotone et régulière.  
Croyez-moi, Louise, quand on a passé toute son  
existence à mettre les uns au-dessous des autres  
des chiffres et des chiffres, quand on a placé son  
orgueil à ce que pas un ne dépasse l' autre, et qu' on  
en a fait des milliers et des milliers, on ne peut  
plus leur échapper... et si on l' essaye, tous ces  
petits chiffres courent après vous, ils vous  
rattrapent, ils vous entourent, et on reste leur  
prisonnier... non, je n' aurais pas dû... Louise,  
je vous demande pardon.

Louise. -il ne faut pas, Monsieur Brotonneau.  
Tout ce que j' ai eu de bonheur, au monde, m' est venu  
de vous. Alors, si vous avez du chagrin... un peu de  
chagrin, dites-vous ça... (*elle regarde la  
chambre*.) j' ai été bien contente... ici... bien  
contente...

*elle remonte peu à peu. Brotonneau n' a plus la  
force de la regarder. Elle ouvre doucement la  
porte et disparaît. Brotonneau reste silencieux,  
se retourne et s' aperçoit qu' il est seul.*

Brotonneau. -elle n' est plus là ! ... elle n' est  
plus là !

### ACTE III, SCENE 8

*Brotonneau, Thérèse*

Thérèse, *entrant*. -Mlle Louise vient de me  
dire de venir tout de suite auprès de toi !

Brotonneau. -oh !

Thérèse. -oui !

Brotonneau. -Thérèse, écoute-moi et ne me  
demande aucune explication. Louise est partie pour  
toujours... seulement, ce nom-là... Louise, ce petit  
nom-là... je ne veux plus qu' on le prononce jamais  
devant moi... je ne pourrais pas...

Thérèse. -oui.

Brotonneau. -alors, toi et moi, nous allons reprendre la vie... d' autrefois... comme si rien ne s' était passé ! ...

Thérèse. -oh ! Comme tu es bon ! ... quel bonheur !

Brotonneau. -oui... oui... mais tais-toi... tais-toi !

Thérèse. -laisse-moi au moins t' embrasser.

Brotonneau. -plus tard... plus tard...

Thérèse. -oui, oui... mais tu es tout bouleversé ! ... tu as les mains froides... je t' en supplie, remets au moins ta robe de chambre...

Brotonneau. -je ne l' ai plus.

Thérèse. -si... si... je l' ai retrouvée...

Brotonneau. -ah !

Thérèse. -je l' ai rangée... attends un instant.

*(elle va la prendre dans un placard.)* la voilà !

Brotonneau. -écoute !

Thérèse. -oh ! Tu ne peux pas déjà tout me refuser.

Brotonneau. -comme tu voudras.

Thérèse. -et puis, il faut te reposer... là, dans ton fauteuil... *(elle l' avance au milieu.)* si tu pouvais faire un petit somme, ça te ferait du bien.

Brotonneau. -oui... je vais tâcher... laisse-moi... laisse-moi !

Thérèse. -oui... mon ami... oui... oui... tu sais, je vais te dire une chose : je suis bien changée, tu verras... oh ! Mais, que ça sent la cuisine, ici... c' est cette fille qui... *(elle ouvre la porte et sort en criant.)* Céleste ! ... Céleste ! ...

sapristi ! ... vous pourriez faire attention, tout de même, à fermer votre porte. C' est toujours la même chose !

Voix De Céleste. -mais, madame, ce n' est pas moi qui...

Voix De Thérèse. -je vous prie de vous taire et de ne pas parler sur ce ton-là.

*et la dispute continue à la cantonade. Pendant ce temps, Brotonneau remet son vieux veston. Il passe lentement la main dans ses cheveux. Il reprend peu à peu le visage du premier acte. Il regarde avec une tendresse désespérée la petite table à ouvrage dont se servait Louise. Il s' écroule dans le fauteuil détesté. L' orgue de barbarie se remet à jouer dans la cour l' air des " petits paniers " qu' il joua au second acte.*

*Brotonneau, les yeux fixés devant lui, les mains appuyées sur les genoux, pleure silencieusement. le rideau tombe lentement.*

*rideau.*

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)